U d'/of OTTAWA
39003003292694

Universitas
BIBLIOTHECA

HUGUES LAPAIRE & FIRMIN ROZ

LA BONNE DAME DE NOHANT

Avec le portrait de GEORGE SAND

Par TH. COUTURE

TROISIÈME ÉDITION

PARIS
FRANCIS LAUR, ÉDITEUR
SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS
26, Rue Brunel, 26
1898

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

LA BONNE DAME

DE

NOHANT

74 76 BK 212

HUGUES LAPAIRE & FIRMIN ROZ

LA BONNE DAME
DE
NOHANT

PARIS
SOCIÉTÉ DES PUBLICATIONS
FRANCIS LAUR, ADMINISTRATEUR-DÉLÉGUÉ
26, Rue Brunel, 26

1898

BIBLIOTHECA

PQ
2412
.L3
1898

Autour du Foyer

Toujours hospitalière, la maison de Nohant, fidèle à sa tradition d'accueil, toujours ouverte à ceux qui viennent y respirer le souvenir, y reposer leur rêve.

J'arrive donc, un soir de Noël, dans la maison, vide en cette saison d'hiver, et qu'une grâce digne du passé a voulu faire mienne quelques jours.

Denis Meillant m'attend à la gare. Il est le dernier de cette famille des Meillant, en qui George Sand voyait « un beau type de droiture, de gravité et de hiérarchie pa-

triacale. » Sa longue blouse et sa casquette en poils de loup évoquent en moi l'image de quelque paysan de *Claudie*.

Après s'être enquis de mon *portement* et de celui de ses excellents maîtres, il assujettit ma valise au bout de son bâton ferré et nous partons.

— Faites attention à pas glisser ! me dit-il, frappant de ses lourds sabots le sol glacé.

La nuit est profonde. La neige couvre la terre et les buissons. A peine distingue-t-on les ornières et le petit sentier que les pas ont tracé. Nous passons entre une double rangée d'ormeaux étêtés, sinistres comme des gibets, et, plus loin, sous les branches des chênes qu'emplit le soyeux craquement du givre. Le clair sanglot d'un ruisseau, une chouette qui ulule dans sa gorle, le sifflement de la bise, coupent le silence et y traînent leur mélancolie.

Mais la route est brève de la gare à la bonne demeure. Nous sommes déjà dans

l'étroite rue du bourg, bordée de maisonnettes d'où filtrent par les volets mal joints des rais de lumière qui éveillent sur la neige des lueurs de nacre, des chatoiements de soie blanche.

La porte s'ouvre. Un feu de bresilles et de gros bois pétille dans la vaste cheminée de la cuisine. Un poulet tourne à la broche et sur une petite table couverte d'une nappe bien blanche, sous la clarté gaie d'une lampe, fume une odorante soupe à la citrouille.

Juliette, dont la mère a servi autrefois au château, se démène de bon cœur, tandis que Denis Meillant, son homme, assis devant le feu, une pleine assiettée de soupe sur les genoux, porte avec onction la cuillère à sa bouche.

Léon, le garçon de ferme, s'endort le nez sur les landiers. Il rêve sans doute à ces bourrées qu'il virait si bien cet été sous les noyers, avec les gentes filles de

Vic et de Saint-Chartier, à ses fugues par les traînes fleuries, aux lèvres que cherchaient les siennes, à la chasse des baisers gourmands.

La chambre qui m'est destinée est vaste et sobrement meublée. A la muraille, simplement, un portrait : celui de la bonne Dame, de la Dame aux yeux de bonté, au sourire très doux, sans ironie, oublieux des souffrances, des haines, des jalousies, des émois de la vie. A peine quelques rides sur la radieuse éclaircie de son front vaste, au milieu de l'abondante chevelure ondulée sur les tempes, grisonnante déjà.

Devant cette figure sereine, j'éprouve ce soir l'émotion d'un fils devant le portrait d'une mère aimée, qui n'est plus.

Eh quoi ? Je suis seul ? Mais, ne vivait-elle pas à l'instant, devant moi, avec son rayonnement d'infinie tendresse ? Ne lui parlais-je pas ?

Non. A cette heure tardive, rien ne bouge

dans la vieille demeure, rien ne bruit que le vent qui gémit dans les sapins et fait jouer ses orgues immenses pour cette nuit de Noël.

Puis, je ne sais plus... La bûche est consumée, la lampe va mourir. Il me semble que la bise a changé ses airs monotones... En traversant les longs couloirs de la maison déserte, elle traîne des modulations inattendues, le lourd murmure des harmonies lointaines. Et dans le demi-rêve où me plonge la fatigue du voyage et de la veillée, je crois entendre sonner, des cornemuses, un air très doux, berçant l'éternel sommeil de la bonne Dame de Nohant.

Dans cette cuisine où Françoise faisait des *poirats* superbes et la Tournite « des

vol-au-vent succulents et des meringues mirobolantes », sous le vaste manteau de la cheminée, tout ce qui avait faim dans la campagne, tout ce qui grelottait sous la neige ou la pluie trouvait là un asile. Êtres errants, bohême triste et loqueteuse, faisaient sécher leurs nippes à la flambée : chiens perdus, oiseaux dénichés par la tempête, tout reprenait vie à la douce chaleur du foyer.

C'était la maison du Bon Dieu : l'arche toujours ouverte pour donner la ration du pauvre, la soupe toujours fumante sur la table où le pain, le bon pain de la pitié montrait son entame blanche.

Elle était assez vaste, Dieu merci ! On pouvait y loger du monde ! Aussi, comme elle est accueillante ! Comme elle offre gaîment son foyer à l'activité désœuvrée des braves ménagères! Tout était prétexte à la bonne Dame pour faire ses délicates aumônes : un hôte imprévu, des amis qui débarquent.

— Demande toutes les femmes qu'il te faudra, disait-elle à la cuisinière. Louise a besoin de gagner, Marie n'est pas heureuse, Jeanne vous aidera pour la vaisselle.

Il en venait comme cela dix ou douze chaque jour, emplissant la cuisine du bruit de leurs sabots et de leurs papotages.

C'était surtout au temps des confitures que la bonne Dame occupait ainsi les paysannes besogneuses. Ne sachant qu'inventer pour leur faire gagner leur vie, elle leur avait trouvé la minutieuse tâche d'enlever avec des tuyaux de plume les pépins des groseilles.

Elle ne voulait pas que son aumône entraînât la paresse. Elle avait horreur de ce défaut. Aussi, bien qu'elle ne fût pas *regardante* pour donner de l'argent, s'employait-elle plus volontiers encore à faire obtenir des places à ceux qui lui en demandaient. Elle s'en occupait très activement et ses démarches ne restaient jamais

vaines. Combien lui devaient leur situation, leur fortune : combien peu lui en savaient gré ! Mais elle connaisait trop bien le cœur humain pour s'en émouvoir. Elle faisait le bien, parce qu'on le doit, mais surtout parce qu'elle était une grande âme.

Sa bonté restait d'ailleurs clairvoyante et sage.

Un homme de Thevet qui jouissait d'une assez jolie aisance, convoitait depuis longtemps les fonctions de directeur des postes de cette commune. Il se présenta un jour à la cuisine, cachant un lièvre sous sa blouse. Malheureusement, les pattes et les oreilles trahissaient son calcul. Ses instances auprès de Mme Sand se répétaient si souvent qu'à la fin, ennuyée d'être toujours dérangée de son travail par cet importun, elle lui fit remettre vingt sous, pensant ainsi s'en débarrasser à tout jamais. Le paysan empocha l'argent et, sous la risée des domestiques, remporta son

lièvre qu'il avait résolu de n'offrir qu'à bon escient, si on voulait bien s'occuper de ses petites affaires.

Maurice Sand était maire de Nohant-Vic. Il célébrait les mariages dans la grande salle à manger dont les murs ornés de légendes locales formaient un décor approprié à ces champêtres unions. George Sand y assitait souvent et avait toujours un mot aimable, un petit cadeau pour les épouseux.

Chaque fois qu'un de ses domestiques se mariait, elle lui donnait les *treizins* : C'est une coutume du Berri qui consiste à offrir treize pièces de monnaie de même valeur aux mariés. Le curé les bénit et les remet après la cérémonie. Cela porte bonheur, dit-on, aux jeunes ménages.

Ah ! les gardes nationaux de Nohant-Vic, de quels vivats, de quels enthousias-

mes ne firent-ils pas vibrer les vitres de l'antique cuisine, lorsque Maurice Sand, leur versant à pleins bords le vin clairet de sa vigne, levait son verre à leur santé et au salut de la République ! Il ne manquait pas non plus de leur dire d'après les amusants conseils de sa mère « qu'il n'était question que d'eux à Paris. » Ils n'en étaient pas autrement surpris, mais cela les remplissait tout de même d'orgueil, ces braves gardes nationaux de Nohant-Vic.

A la fin des moissons, lorque l'on ramenait la gerbaude, dernière gerbe des champs, enrubannée, fleurie, on dressait trois grandes tables où prenaient place une trentaine de laboureux. La plus franche gaîté régnait tout le temps du repas et l'on entendait monter, sous les vieilles solives, dans le bruit des voix et le choc des verres les naïves chansons de pastours, les mélancoliques romances.

Personne ne l'avait entendue entrer, et pourtant, près d'eux, immobile, songeuse, la bonne Dame écoutait.

Elle écoutait son cœur où frémissait déjà peut-être l'hosannah du paysan après sa victoire sur la terre, l'hymne joyeux de sa reconnaissance :

« Salut à la gerbe ! et merci à Dieu pour ses grandes bontés ! De tous tes présents, mon bon Dieu, voilà le plus riche ! Le beau froment, la joie de nos guérets, l'ornement de la terre, la récompense du laboureur ! Voilà l'or du paysan, voilà le pain du riche et du pauvre ! Merci à Dieu pour la gerbaude !.. Qu'il bénisse la moisson de cette année dans la grange comme il l'a bénie sur terre ! Le blé a foisonné, il ne sera point cher. Tant mieux pour ceux qui n'en recueillent qu'au profit des autres ! Le pauvre monde peine beaucoup : le bon Dieu lui envoie des années qui le soulagent. Le riche travaille pour ses enfants ;

les pauvres sont les enfants de Dieu. et il fait travailler son soleil pour tout le monde. » (1)

Il ne se faisait pas un mariage. que les épouseux ne vinssent lui apporter le pain béni : il ne se faisait pas un baptême. que la cuisine ne fût envahie aussitôt après la cérémonie à l'église. Les dragées pleuvaient sur les poëlons. sur les casseroles reluisantes pendues à la muraille : et tout ce monde courait. se bousculait. criait. tandis que la bonne Dame au milieu de ce joli tapage cherchait à faire sourire le poupon emmitouflé dans la *bourasse* blanche.

La femme de basse-cour. la mère Marie. était bien vieille. bien cassée : mais on avait tellement l'habitude de la voir là. qu'il semblait qu'elle fît partie du mobilier de la cuisine. Lorsqu'on lui parlait de prendre sa retraite. elle branlait son *coffion* carré et pleurait. disant qu'elle ne

(1) *Claudie*, acte I, sc. XI.

quitterait Mme Sand que pour aller dans le champ de balais. Elle dut pourtant se résigner à abandonner, avant que la mort soit venue la chercher, le coin si aimé de l'âtre. Un jour qu'elle saignait une dinde pour le dîner, le volatile, mal assujetti entre ses genoux tremblants, donne un vigoureux coup d'aile et envoie rouler la pauvre vieille sur le dos. La dinde, affolée, sautait aux vitres, laissant des traînées sanglantes sur les dalles. La bonne Dame arrive, et relevant la mère Marie :

— Il faut aller te reposer chez ta fille, lui dit-elle doucement, tu as assez travaillé dans ta vie ; tu auras ta petite rente.

Le 5 juillet, jour de son anniversaire, la cuisine était en rumeur depuis le matin, le jardin et les champs étaient mis au pillage : l'arche, la table, le buffet étaient encombrés de bouquets. Elle allait venir, on

l'attendait ; on épiait ses pas dans les couloirs ; on se regardait avec cette flamme de reconnaissance qui ne brille bien vraie et bien ardente que dans les yeux des paysans.

A peine entrée, elle était couverte de fleurs ; elle disparaissait sous les œillets, les anémones, les résédas, les roses, la verdure, et, tout émue, demandait grâce.

La nuit qui séparait deux années, les domestiques veillaient autour de la flambée. On tuait le temps comme on pouvait ; on se contait l'histoire du *Casseu de bois*, de la *Grand' bête*, des *Vieilles sorcières de la croix des Boissiaux*, de *Georgeon*, le Diable de la Vallée Noire.

Quelques-uns s'endormaient sur leurs chaises à la voix monotone du conteur, à la cadence régulière de l'horloge, aux continuels gémissements du vent de bise. Mais

tout à coup, minuit sonnait, la dernière heure.

On s'éveillait en sursaut, on se bousculait, on gravissait en hâte l'escalier; et tous, la poitrine haletante d'émotion, n'osant frapper, attendaient derrière cette porte entre les joints de laquelle filtraient des rayons de lumière.

La lampe du travail brûlait.

Cependant, désireux d'être les premiers à lui porter des vœux de bonheur, ils entraient, l'entouraient, et respectueux comme devant un autel, tour à tour ils allaient lui baiser les mains.

Les lendemains de fête, après avoir fait danser toute la nuit les jeunesses du bourg, joueurs de vielle et de cornemuse venaient faire se trémousser à leur tour les domestiques.

Parfois l'air entraînant d'une bourrée, le

joli rythme d'une auvergnate parvenait jusqu'aux oreilles de la bonne Dame. Elle aimait beaucoup les voir se dandiner, se pourchasser, s'enlacer, se *biger* bien honnêtement et souvent elle prenait part à la danse.

— Ah ! me dit Germain, un de ses anciens cavaliers, qui n'est plus jeune aujourd'hui, quels petits pieds elle avait, monsieur, et comme elle vous virait bien ça, une bourrée !

Les musiciens régalés de rasades, animés par l'espoir d'une ample récompense, soufflaient, jouaient du poignet avec un entrain du diable. On entendait les pieds frappant en mesure les dalles de la cuisine au son des vieux airs du pays, et plus loin, hors de la salle en fête, dans le parc envahi, d'enfantins éclats de rire, la rumeur des conversations joyeuses.

Souriante, heureuse de cette gaîté. Elle remontait le séculaire escalier de pierre, et

son rêve obstiné marchait vers l'éternel Labeur.

La maison était aussi accueillante à ceux du dehors qu'elle était douce aux hôtes familiers. Elle s'ouvrait toujours toute grande, la grille de Nohant.

D'abord pour le pauvre... Il est reçu avant le riche en cette maison où la gloire ne fut jamais mauvaise conseillère. Le bruit du pas traînard d'un mendiant n'arrive jamais en vain à cette oreille emplie des fanfares de la renommée et du bruit des glorieuses clameurs. Elle se prête attentive à l'humble plainte de ceux qui souffrent ; et voici que la plume est abandonnée, la pensée livrée à tous les vents du ciel ; et la bonne Dame apporte avec le

pain pour la faim et les sous pour les douceurs, le baume infiniment plus doux des paroles pour l'âme.

Un jour on trouva sur la route de La Châtre un homme étendu sans connaissance, le bras fracturé. Mme Sand le fit transporter à sa ferme, où il fut soigné pendant un mois. Cet homme, bien nourri, chaudement vêtu, ne tarda pas à aller mieux.

Vous rappelez-vous la fable du *Villageois et du Serpent* ? Ce fut ce qui arriva.

— Vous logez chez vous un fameux gredin, lui dit un jour son fermier. Cet homme, pour lequel vous avez pris tant de soin, n'a que des menaces dans la bouche au lieu de remercîments.

Elle parut un peu attristée, mais ne fit reconduire cet individu chez lui qu'après avoir rempli le coffre de la voiture de bouteilles de vieux vin.

Les fidèles compagnons de la jeunesse

restaient toujours les bienvenus : Jules Boucoiran, François Rollinat, Gustave Papet qui, à Paris jouait le « milord » dans la petite association berrichonne et payait — noblesse oblige — des sucres d'orge à tout le parterre des Funambules.

Bientôt les visiteurs glorieux se mêlent aux amis obscurs, et Nohant va devenir, grâce aux quarante années d'un règne enchanté, une de ces résidences dont le nom reste cher à la mémoire des hommes : Tibur, Saint-Point, Ferney, Abbotsford, l'Ermitage.

Il fallait que la solitude de George Sand fût tempérée par l'hospitalité. Elle n'était tout à fait heureuse dans son travail que si elle sentait autour d'elle cette activité bienfaisante — peut-être en effet la plus pure forme de la vie sociale — qu'entretient autour de nous le mouvement de la tendresse humaine. Ses amis lui étaient nécessaires.

« J'ai toujours toutes mes soirées pour être gaie et heureuse au milieu d'eux. Même je trouve qu'on travaille mieux quand on jouit de ce bonheur de famille. » (Nohant 10 Janvier 1875.)

Presque tous les grands noms des plus belles années du siècle sont inscrits au livre d'or de Nohant : Sainte-Beuve, Edmond About, Jules Sandeau, Alfred Assolant, Tourgueneff : Liszt et Chopin, le graveur Calamatta qui devint le beau père de Maurice Sand, les peintres Delacroix, Couture, Fromentin et Charles Jacques, Eugène Lambert enfin venu pour quinze jours et se plaignant après un séjour de treize années d'avoir perdu son temps et sa jeunesse. Berton, Boccage, Thiron, Rose-Chéri, Mme Arnould Plessis, furent des interprètes toujours dévoués et des amis qui avaient leur place au foyer.

L'amitié de George Sand avec Alexandre Dumas était fort ancienne.

Le 29 novembre 1859, elle écrit à M. Charles Edmond : « Vous me dites qu'Alexandre m'aime beaucoup : il a raison. Moi, je l'aime comme si je l'avais mis dans le monde. J'adore les natures droites, tranquilles, sereines et fortes qui ont l'intellect en harmonie parfaite avec leur organisation. »

Dumas vint fréquemment à Nohant. C'est à une de ces visites que le théâtre contemporain doit le *Marquis de Villemer*.

Gustave Flaubert fut un des hôtes les plus aimés et les plus fidèles. Le jour des funérailles, à la porte de la petite église où tous n'avaient pu trouver place, près de la croix de pierre, il pleurait.

Cette amitié était née très vite. Le 16 mars 1864, George Sand lui écrivait : « Vous avez été si bon et si sympathique pour moi à la première de *Villemer* que je n'admire plus seulement votre admirable talent, je vous aime de tout mon cœur. »

Sa correspondance des douze dernières années est remplie de lettres à Flaubert. La sollicitude de l'amie s'ingénie à apaiser le cher « artiste » tourmenté, à lui communiquer quelque chose de sa propre sérénité. Elle se plait à réagir contre les dogmes où s'emprisonne la scrupuleuse conscience de ce grand supplicié, de ce bourreau de soi-même, et elle accepte gaîment son rôle de « troubadour. »

Pendant le grand deuil de la France, elle l'appelle à Nohant avec une grâce incomparablement généreuse et touchante : « Viens donc chez nous, on y est tranquille : matériellement on l'a toujours été. On s'efforce de reprendre le travail, on se résigne : que faire de mieux ? Tu y es aimé, on y vit toujours en s'aimant... Tu vivrais là en paix et pouvant travailler : car il le faut, qu'on soit en train ou non !.. Tu cherches un coin paisible. Il est sous ta main, avec des cœurs qui sont à toi. » (22 février 1871)

La première visite de Théophile Gautier à été maintes fois contée et mérite de l'être encore, parce qu'elle éclaire la simplicité charmante de George Sand et sa cordiale bonté. Gautier était impatiemment désiré à Nohant. Il arrive enfin, sûr d'un chaleureux accueil, et trouve cette affabilité sans transports, cette douceur abandonnée qui pouvait ressembler, au premier abord, à l'indifférence. C'est dans l'intimité du soir et la causerie du tête-à-tête que la grande hôtesse révélait son cœur.

Gautier étonné et blessé ne veut pas attendre. Il va repartir puisqu'il n'est pas plus cordialement reçu. Un ami prévient en hâte George Sand qui avait coutume de laisser les invités libres jusqu'au dîner : « Eh quoi ! s'écrie-t-elle, vous ne lui avez donc pas dit que j'étais une bête ? »

Rien n'est plus touchant lorsqu'on y regarde, que cette hospitalité, puisqu'elle sous-entend toujours que les hôtes sont dans leur propre maison.

George Sand ne recevait ses amis que pour être au milieu d'eux. Le silence qui s'élargit autour du recueillement solitaire lui pesait comme le vide de l'égoïsme : elle se possédait mieux dans l'animation de la vie.

Découvrait-elle une sympathie vraie, une intelligence loyalement ouverte à la sienne, c'était l'espoir d'une amitié de plus : elle voulait vite recueillir et concentrer tous les rayons, ceux qui éclairent et ceux qui réchauffent, car elle avait le génie du cœur, pareil à l'autre et qui prend, comme lui, son bien partout.

Voici à ce propos un fait charmant qui se passait en 1863.

Il y avait au Quartier Latin d'alors une petite Revue très littéraire et très modeste, rédigée par de tout jeunes gens dont quelques-uns se firent plus tard un nom dans la Presse. Après la première des *Beaux Messieurs de Bois Doré*, l'un des rédacteurs,

étudiant à la Faculté des Lettres, publie un article sans signature, qu'il avait soigné de son mieux, car il aimait et admirait l'auteur.

Il avait sans doute oublié sa prose, lorsqu'un matin il reçoit une lettre de Sainte-Beuve. Le grand critique lui disait comment, à la demande de Mme Sand, il était allé chercher son nom aux bureaux de la Revue, et il l'invitait à passer chez lui.

Notre ami d'accourir.

— Mme Sand trouve votre article très bien, lui dit le maître, elle voudrait vous voir. Allez donc à Nohant.

Comme la timidité et l'émotion semblaient troubler fort le jeune homme et le faisaient se récrier devant cet honneur et cette joie :

— J'y vais dans quinze jours, dit Sainte-Beuve, si vous le voulez, je vous emmène.

S'il le voulait ? C'était pour lui l'invraisemblable rêve.

Le jour arriva pourtant où ce rêve fut réalisé. Après une nuit passée dans le train dont le roulis berçait le sommeil de « l'oncle Beuve », et huit heures de diligence, voici Nohant caché parmi les vieux noyers.

Il est une heure. George Sand, qui se couche au lever du jour, n'est pas descendue. Elle déjeune dans sa chambre et travaille encore jusqu'au dîner.

En attendant, les hôtes sont libres. Tout est prévu pour leurs loisirs. Il y a des engins de toute sorte pour la chasse et la pêche; on peut lire, écrire ou rêver, marcher à sa guise dans le parc ou à travers champs, faire le coup de feu sur le poil ou la plume.

Un peu avant six heures, suivant son exacte habitude, Mme Sand paraît au salon. Sainte-Beuve lui présente son nouvel hôte, à qui elle tend sa petite main toute blanche, en lui disant doucement de son admirable voix timbrée des paroles de bienvenue.

Elle est très belle encore avec ses cheveux gris. Elle est de taille moyenne et paraît grande, peut-être parce qu'elle a en elle une sorte de majesté : l'ovale de son visage est pur et ses grands yeux ont une douceur infinie : la hardiesse de pensée, l'impression de force et de volonté, tout se fond dans le rayonnement de la bonté.

Et maintenant, autour de la table brillante, la causerie va s'éveiller. George Sand est à ses hôtes, tout le soir.

Le salon de Nohant ne ressemblait pas à ceux qui ont gardé un nom dans l'Histoire et laissé leur trace dans l'opinion ou leur sillage dans la mode. Celle qui l'anima de sa vie l'avait fait, comme il arrive

toujours, à son image. Ce n'est pas un rendez-vous de beaux esprits, comme chez la marquise de Rambouillet: ni une réunion de philosophes, comme chez Mme du Deffant ou Mme Geoffrin: ni une coulisse de la politique, comme chez Mme Récamier. Il n'était point l'œuvre d'une organisation savante, ni d'une diplomatie avisée. Jamais il ne fut destiné à servir un intelligent égoïsme. L'esprit y restait libre et ce calme repos épanouissait le cœur.

Dans cette salle spacieuse, élégamment simple, ennoblie d'une grâce de courtoisie antique, on se réunit après le dîner, pour le plaisir d'être ensemble et de laisser couler les heures. George Sand, à la grande table du milieu, fait des patiences ou habille les marionnettes.

Il fallait que ses mains fussent occupées: mais sa pensée veillait, toujours active, et si quelque intéressant débat s'élevait, elle donnait ses idées qui se déroulaient en dé-

veloppements lumineux, en exposés larges et calmes.

Le prince Napoléon jouait au jeu de l'oie avec Ferri-Pizani. Ce jeu, peint par Maurice Sand, représentait une restauration de l'époque de Pompéï, et on y lisait ce quatrain vieillot :

N'entre point qui le veult dans le jardin de l'oye;
Nombreux empêchements le molestent bien fort:
Qui en prison demeure, qui en le puits se noye;
Heureux qui près d'entrer ne trouve point la mort.

L'enjeu était tour à tour, suivant les partenaires, de mille francs ou de dix centimes.

Souvent Mme Sand se mettait au piano. Ses œuvres nous laissent voir à quelles profondeurs elle avait pénétré la musique, guidée par des maîtres tels que Liszt et Chopin. Elle revenait volontiers à son chef-d'œuvre de prédilection, le *Don Juan* de

Mozart. Parfois, elle jouait des choses très simples, des airs populaires : bourrées du pays, chansons berrichonnes ou bretonnes, vieilles mélodies, éternellement jeunes, où chante et pleure et sourit dans sa naïveté si touchante le cœur humain toujours le même. George Sand s'amusait à les recueillir quand elle en avait l'occasion. Sa *Correspondance* nous a conservé à ce sujet une scène plaisante.

« J'ai retrouvé une mine de musique dans le sieur Jean Chauvet, maçon qui fait des trous dans mon mur pour le calorifère. Pour charmer ses ennuis, il chantait sans s'apercevoir que je l'écoutais. Il chante juste et avec le vrai chic berrichon : je l'ai emmené au salon et j'ai noté trois airs dont un fort joli, après quoi je l'ai fait bien boire et manger, *là tout son saoul*. Il a été retrouver ses camarades et leur faisant tâter sa chemise toute trempée de sueur il leur a dit : « J'ai jamais tant peiné de ma vie !

c'te dame et ce monsieur (c'était Müller) m'ont fait asseoir sur une chaise, et puis les v'là de causer et de se disputer à chaque air que je leur disais ; et v'là qu'ils disaient que je faisais du *bémol*, du *si*, du *sol*, du diable, que j'y comprenais rien et j'avais tant d'honte, que je pouvais pus chanter. Mais tout de même, je suis bien content parce que, puisque je sais du *bémol*, du *si*, du *sol* et du diable, j'ai pus besoin d'être maçon. Je m'en vas aller à Paris, où on me fera ben boire, ben manger pour écouter mes chansons. » (1)

Il n'était pas besoin de l'appât d'une trouvaille heureuse pour que le salon de Nohant s'ouvrît aux humbles. Mme Sand, qui aimait à voir la joie autour d'elle, y amenait parfois ses servantes, joliment habillées par ses soins, et les faisait danser, comme des demoiselles. Est-il besoin de dire que cette grâce indulgente, rehaussée

(1) Lettre à son fils. — 24 décembre 1850.

de toutes les délicatesses, n'était ternie d'aucune complaisance vaine et ne s'égarait jamais. Elle s'arrêtait aux importunités sans raison et aux curiosités indiscrètes.

Un jour, on vient annoncer à George Sand qu'une respectable anglaise, qui rôdait depuis quelque temps autour du château, demandait à lui parler. Mais un jeune ami du voisinage, garçon de quinze ans, avait observé son manège, réjoui par le pittoresque spectacle de cette personne étrange, au visage oblong, coiffée d'un excentrique chapeau de paille, étriquée dans une robe à ramages, serrant, dans ses mains gantées de jaune, un en-cas vert et un ridicule rose.

Il eut vite fait de courir chez Mme Sand.

— Voulez-vous, lui dit-il, combler de joie cette brave miss sans vous déranger ?

La bonne Dame ne put s'empêcher de sourire ; et, comme elle n'aimait pas à payer ces petites rançons de la gloire :

— Gamin, murmura-t-elle, je t'ai compris.

Puis elle congédia le domestique, en lui disant de faire attendre au salon.

Quelques minutes après, le garçon imberbe était transformé, il avait mis une robe, s'était fait de larges bandeaux, et semblait aussi à l'aise dans son rôle que s'il l'eût répété à loisir pour le petit théâtre.

Il prit une démarche majestueuse et apparut au salon.

Ce fut un éblouissement. L'Anglaise bondit comme mue par un ressort, laissa tomber son ridicule, le ramassa, s'empêtra dans son en-cas et faillit choir à la renverse.

Le malin bonhomme gardait un sérieux imperturbable. Il alla s'asseoir gravement dans une des bergères Louis XVI, à côté de la cheminée.

— Madame, bégaya l'Anglaise, jé viens, jé souis... Oh ! Madame, qué jé souis heu-

reuse de vous voâr. Je havais fait le voyage de Hangleterre en France exprès pour cela, Madame. Oh ! yes quand je vais leur dire que moâ, je havais vu cette brillante renommée, ce flambeau de l'Humanité... Oh ! Extraordinairement belle, yes ! George Sand ! George Sand !

Elle se gargarisait avec ce nom, joignait les mains, faisait des mines, roulait des yeux extasiés.

Lui, restait muet, mais toujours très digne.

— Oh ! beaucoup de monde, il était vos lecteurs dans Hangleterre et trouvait vos aussi grand, aussi immense que Walter Scott. Yes ! Je le dis avec impartialité. George Sand ! George Sand ! Quelle figuioure énergique, quel front siouperbe !

Le jeune garçon n'osait souffler mot et souhaitait une digne fin à son rôle difficile, qu'il craignait de faire échouer piteusement dans un éclat de rire, lorsqu'une idée heureuse illumina tout à coup son esprit.

— L'Inspiration, madame ! dit-il gravement; et, se touchant le front d'un geste auguste, il gagna la porte avec beaucoup de majesté.

— Oh ! s'écria l'Anglaise bondissant de nouveau, l'Inspiration ! Je pourrai dire dans Hangleterre qué je havais vu la grande George Sand au moment de son Inspiration !

Elle resta encore cinq minutes dans son ravissement, puis se précipita au dehors, éperdue, heureuse, comblée.

Son voyage n'avait pas été perdu, car elle avait vu... M. Francis Laur !

Si, ce jour-là, le Génie de la bonne demeure s'oublia dans une espièglerie enfantine, qu'on lui pardonne sa plus grande transgression des lois de l'hospitalité. Nul ne les honora plus fidèlement que lui. Il n'exigea jamais ni hommages, ni sacrifices.

Son sanctuaire était partout et les portes s'ouvraient toutes grandes. On ne lui brûlait pas d'encens et il n'avait pas d'autels. Son âme était diffuse dans la maison, dans les êtres et dans les choses, et la plus douce fumée lui fut toujours le contentement unanime et la souriante gaieté.

Le passé ici ne peut pas mourir : quelque chose de lui a échappé à la mort, et si les amis revenaient, la grille de Nohant s'ouvrirait encore... Elle n'a pas la magnificence des grilles d'un Louvre, sa dorure a pris le ton rouillé des bois ravagés par l'automne, ses piques sont émoussées comme des hallebardes de Suisse d'église, elles dressent leurs pointes inoffensives, juchoirs pour les oiseaux descendus des vieux noyers, envolés des ormeaux du voisinage. Ils peuvent guetter de là la fenêtre de la cuisine, l'appel très doux qui fait chanter

les lèvres, la main tendue qui émiette le bon pain blanc..... Et elle garde ainsi sa pure noblesse, la grille de Nohant, si accueillante aux hôtes, et toujours indulgente.

Le Banc

Derrière la vieille maison seigneuriale de Nohant, se trouve un petit bois, où George Sand promenait ses méditations et ses grands rêves. C'est une élancée splendide de frênes, d'ormes, de tilleuls, de charmes et de bouleaux, un fouillis de lilas, de rosiers sauvages, de buis, de chèvrefeuille et d'aubépines, sur un tapis de lierre et de pervenches. Les allées serpentent, se croisent, s'allongent et se coupent, familières à ses courses et à ses jeux d'enfant, asiles, plus tard, de ses premières contemplations...

Au milieu de ce bois dans lequel on ne peut pénétrer sans éprouver l'émotion que communiquent les choses saintes, les nobles souvenirs, il est un coin caché, seule retraite des rossignols qui enchantent les nuits d'été: une mêlée inextricable, où le lierre atteint les cimes, où la mousse recouvre les vieux cercueils de pierre, où les circuits capricieux des sentiers disparaissent sous les pervenches, où le buis touffu traîne l'amoncellement de ses vertes écailles.

C'est ce lieu, bien fait pour le repos et la méditation, qu'elle appelait son *Petit Trianon*. Enfant, elle s'y était réfugiée pour y cacher aux regards profanes le culte de sa religion naissante, en ces années de ferveur où l'imagination exaltait la sensibilité jusqu'à ces rêves romanesques si gracieusement rappelés dans l'*Histoire de ma vie*.

« Je voulais élever un autel à Corambé. Le petit bois du jardin offrait alors certaines

parties d'un fourré impénétrable. Les arbres encore jeunes n'avaient pas étouffé la végétation des aubépines et des troënes qui croissaient à leur pied, serrés comme les herbes d'une prairie. Dans ces massifs que côtoyaient les allées de charmille, j'avais donc remarqué qu'il en était plusieurs où personne n'entrait jamais et où l'œil ne pouvait pénétrer durant la saison des feuilles. Je choisis le plus épais, je m'y frayai un passage et je cherchai dans le milieu un endroit convenable. Il s'y trouva, comme s'il m'eut attendue. Au centre du fourré s'élevaient trois beaux érables sortant d'un même pied, et la végétation des arbustes étouffés par leur ombrage s'arrondissait à l'entour pour former comme une petite salle de verdure. La terre était jonchée d'une mousse magnifique et, de quelque côté qu'on portât les yeux, on ne pouvait rien distinguer dans l'interstice des broussailles à deux pas de soi. J'étais

donc là aussi seule, aussi cachée qu'au fond d'une forêt vierge, tandis qu'à trente ou quarante pieds de moi couraient des allées sinueuses où l'on pouvait passer et repasser sans se douter de rien. » (1)

Il lui parut que c'était là un lieu fait pour l'adoration. Elle y dressa, au pied d'un arbre, un autel de coquillages et de cailloux, et au-dessus elle suspendit « une couronne de fleurs que des chapelets de coquilles roses et blanches faisaient descendre comme un lustre des branches de l'érable. » Alors, trouvant son œuvre belle, la rêveuse fillette voulut la rehausser par la vertu des sacrifices et honorer sa divinité de ce suprême hommage. Elle eut cette idée charmante de transformer, en le retournant, le rôle de la victime, et de rendre sur son autel la vie et la liberté à toutes les bêtes prisonnières. Elle avait pressenti, dans cet

(1) *Histoire de ma vie*. Tome V. Chap. V et VI.

asile qui était son œuvre, une religion qui serait son idéal.

L'asile fut découvert et la religion, née dans l'ombre impénétrable, s'évapora aux rayons du soleil.

Mais cette retraite resta chère au recueillement de la jeune fille, à son goût de la solitude. Plus tard elle y apportait encore, de ses excursions, des mousses et des bruyères, mille plantes agrestes qu'elle transplantait là, donnant ainsi à sa pensée un cadre presque sauvage. Elle avait fait construire un châlet rustique en rondins de bouleaux, où elle venait souvent se reposer ou écrire. Parfois, elle s'armait d'une pioche et traçait de minuscules allées, inventait des accidents de terrain, faisait surgir des jets d'eau du pêle-mêle des roches que les chevaux tiraient péniblement jusque-là; ou bien, lasse de son activité toujours laborieuse, elle s'abandonnait à des pensées de néant, à des sensations d'amertume qui

ne pouvaient pas rester longtemps maîtresses de son âme. Le refuge du *Petit Trianon* abrita les rares heures de découragement dont s'assombrit cette vaillante existence.

« Je me souviens d'un jour où, révoltée d'injustices sans nom qui, dans ma vie intime, m'arrivaient tout à coup de plusieurs côtés à la fois, je m'en allai pleurer dans le petit bois de mon jardin de Nohant, à l'endroit où jadis ma mère faisait pour moi et avec moi ses jolies petites rocailles. J'avais alors environ quarante ans, et quoique sujette à des névralgies terribles, je me sentais physiquement beaucoup plus forte que dans ma jeunesse. Il me prit fantaisie, je ne sais au milieu de quelles idées noires, de soulever une grosse pierre, peut-être une de celles que j'avais vu autrefois porter par ma robuste petite mère. Je la soulevai sans effort, et je la laissai retomber avec désespoir, disant en moi-même : — Ah ! mon

Dieu, j'ai peut-être encore quarante ans à vivre ! —

« L'horreur de la vie, la soif du repos, que je repoussais depuis longtemps, me revinrent cette fois-là d'une manière terrible. Je m'assis sur cette pierre, et j'épuisai mon chagrin dans des flots de larmes. Mais il se fit là en moi une grande révolution : à ces deux heures d'anéantissement succédèrent deux ou trois heures de méditation et de rassérènement dont le souvenir est resté net en moi comme une chose décisive en ma vie. » (1)

Elle n'était pas née pour la résignation ; et la force inconsciente qui était en elle reprenait bien vite son empire.

Dans le grand calme de la nature, troublé seulement, à de rares intervalles, par le lointain appel d'une bergère à son chien, la claire chanson d'un oiseau ou la mélodie des fraîches cascatelles, dans ce musical

(1) Histoire de ma vie. L. IV.

silence, dans cette paix harmonieuse et douce, parmi les arbres immobiles dont les frondaisons cachaient le ciel, seule, si près de la vie et si loin des vivants par le capricieux arrangement de cette retraite, seule avec sa pensée aux ailes divines, la bonne Dame s'asseyait sur le banc rustique et passait de douces après-midi à amasser dans son cœur et dans son âme, dans sa pensée et dans son rêve, les mystérieuses essences dont l'abeille industrieuse de son génie allait faire un miel parfumé, toujours offert à notre faim, une ambroisie ruisselante, toujours versée à notre soif.

Elle n'avait souvent qu'à laisser la nature agir en elle. « Elle est toute seule, elle se promène au soleil, doucement : elle contemple son horizon vulgaire : elle écoute les bruits vagues de la nature : elle s'amuse à suivre de l'œil les nuées... Elle s'arrête, elle écoute ! Quoi ? Elle n'en sait rien elle-même. Quelque chose qui n'est pas encore

et qui sera un jour. Elle s'assied sur son banc de pierre. Elle ne bouge plus.

« La voila fondue dans l'immensité, la voila plante, étoile, brise, océan, âme!

« Elle se souvient ! Elle devine ! Tout ce que l'on entend au milieu des flots, elle l'entend sous son dôme de lilas, et les oiseaux, et les tempêtes, et tout ce qui chante, et tout ce qui pleure, et tout ce qui rit. Elle va errer, regarder, écouter ainsi, sans bien savoir ce qu'elle accomplit, somnambule de jour, et, à mesure que l'ombre gagnera la plaine,— comme ces plantes qui se sont imprégnées du matin au soir de rosée et de rayons, de pluie et de soleil, et qui ne s'ouvrent et n'exhalent leurs parfums que la nuit, — la nuit, cette femme restituera au monde de l'âme et de l'esprit tout ce qu'elle a reçu du monde matériel et visible; car cette femme, elle pense comme Montaigne, elle rêve comme Ossian, elle écrit comme Jean-Jacques. » (1)

(1) Alexandre Dumas fils Préface du *Fils Naturel*

Elle se souvient !... Oui, parfois le passé dût revivre à ses yeux. Elle se revoyait, en ce même endroit, la petite Aurore, cherchant déjà un idéal, se créant une religion au contact de l'éternelle et puissante beauté de la nature, inventant *Corambé*, cet être extraordinaire, symbole naïf du dieu inconnu, bégayant d'ardentes prières, jeune prêtresse assistant à l'éclosion de son culte d'Amour et de Beauté.

Elle devine !... Là, sans doute, grandit en Elle cet immortel instinct de poésie qui anime toute son œuvre, qui lui fait idéaliser ses héros et leur donner « des forces au-dessus du vulgaire, des charmes ou des souffrances qui dépassent tout-à fait l'habitude des choses humaines... » Elle sait, pour avoir contemplé les choses et écouté son cœur, elle sait que la vérité ne rayonnera jamais d'une existence « avilie dans le hasard des événements, » qu'il faut grandir le héros ou l'affranchir, « lui donner

toutes les jouissances dont on a l'aspiration en soi-même, ou toutes les douleurs dont on a vu ou senti la blessure... Il faut qu'il meure ou triomphe.. » N'est-ce pas la loi de tout ce qui vit et s'efforce sous le ciel? Vous l'aviez apprise, grande songeuse du jardin sauvage, à regarder les plantes, délivrées de la terre, épanouir le miracle de leur délicate victoire: vous saviez que la fleur est le suprême achèvement de la tige, qu'elle la résume et la dépasse,— et qu'elle embaume, comme une chose du ciel..

C'est sur ce banc de pierre du *Petit Trianon* qu'elle dut bien des fois s'asseoir pour apaiser sa fièvre, avant les jours de sérénité où elle y reposa la gloire de sa calme vieillesse. Son cœur généreux, son imagination ardente l'entraînaient vers un monde idéal. Elle vit sur son chemin la réalité douloureuse, et la révolte ne fut en elle qu'un aiguillon de la volonté du mieux, du tourment moral, de l'inquiétude sociale.

Elle est née sous les ombrages de Nohant,

cette frémissante figure d'*Indiana*, naïve et passionnée, exaltée et chaste, guerroyant contre l'égoïsme d'un mari sans noblesse, et sauvée enfin au seuil des résolutions suprêmes, par le héros réconciliateur. Plus tard, quand elle viendra se souvenir, George Sand ne reverra plus les chers fantômes : la fraîche oasis n'est plus peuplée des créations de sa jeunesse brûlante : cette Indiana, qui lui fut une sœur, et Valentine, en qui s'amplifiaient les révoltes et se réalisaient les possibles désastres, Jacques, le héros de l'amour idéal, et le fragile André que l'amour brise, et le sauvage Mauprat que l'amour dompte, et tous ces êtres nés de son rêve pour grandir au soleil de la passion ou mourir foudroyés dans ses orages... Sa vue s'est élargie, son cœur s'est ému à la voix des réformateurs, leurs systèmes troublent sa solitude enchantée : l'Art va être agité des grondements de la révolution future. Après tout, les utopies ne sont-telles pas des rêves? Et les grands

rêveurs sont les poètes. George Sand puisera à ces sources nouvelles. Puisque la Société chancelle sur ses bases, il faut lui en donner de plus solides : l'égalité, la fraternité, la fusion des classes, dont l'amour sera le grand ouvrier, nous amèneront l'âge d'or...

Ombrages de Nohant, ne fûtes-vous pas confidents de ces chimères ? Doux enchanteurs, vous alliez en inspirer bientôt de plus pures et peut-être plus sages. Quand ce grand cœur sera lassé des songes humanitaires, quand cette âme éprise de vie s'évadera de la froide armature des systèmes, l'oiseau libre reviendra chanter dans les bois, et s'enivrera de son chant loin des criailleries assourdissantes.

Nous vous devons, traînes du Berri, verdoyant jardin de Nohant, ô vallée Noire, Eden qui repose, nous vous devons de pouvoir communier encore avec la nature et d'entendre sa voix, et de sentir sa vie.

La Terre

L'Art est la plus claire révélation des choses et nous ne pénétrons leur sens qu'à travers l'émotion d'une grande âme ou l'éclat transparent d'une intelligence qui renvoie leurs rayons jusqu'à nous. Ils doivent donc s'y être réfléchis d'abord et fortement concentrés. Une inspiration n'est sincère que si elle est profonde, et ne s'élance très avant dans les cœurs que si elle vient de très loin dans la vie. Le génie est comme un intermédiaire entre le monde et nous, et les réactions par lesquelles il

projette en nos cœurs ses mirages sont proportionnelles à l'intensité des chocs qu'il a reçus. N'est-ce pas le sens du divin conseil : Ouvrez votre âme, *Dilatamini et vos*, élargissez-vous dans la communion universelle : la bonté est la divination souveraine et les plus beaux secrets ne se livrent qu'à l'amour.

C'est la sensibilité de George Sand qui donna à son art cette richesse et cette douce puissance. Elle ajouta vraiment son âme à la nature. Elle eut ce privilège plus rare qu'on ne pense et d'une conséquence infinie : elle sut aimer les choses.

S'il y a tant d'artifice dans la plupart des œuvres qui célèbrent la nature, c'est que les écrivains, par un hasard de leur carrière ou une fantaisie de la mode, sont amenés un jour en face des spectacles frappants et des floraisons enchanteresses.

Ils ne connaissent pas cette nature, ils n'ont pas été initiés à ses métamorphoses, aux lois qui réglent l'apparition de ses forces; ils n'ont pas pénétré aux profondeurs où s'élabore le mouvant miracle qu'elle épanouit aux yeux : ils ne connaissent que sa figure changeante et n'ont vu que ses apparences. Ils peuvent en être surpris et chanter leur étonnement naïf en face de cette apparition, mais ils n'ont pas le sens de ces merveilles et ce n'est pas à leurs yeux grands ouverts qu'il sera révélé.

Il faut plus d'intimité avec les choses, il faut les avoir contemplées de plus près. Pour aimer la nature, il faut aimer la terre. George Sand a grandi comme une plante du sol loin du pavé des villes où trop souvent se dispersa l'enfance de ceux qui eurent plus tard l'ambition de donner une voix à la grandeur muette de la nature. C'est à Nohant que s'écoulèrent les années d'ineffaçables impressions. La petite Au-

rore n'y vivait pas en châtelaine, dans la retraite fermée d'une chambre de fillette riche, à qui la terre nourricière se révèle par des pelouses, les arbres par des ifs taillés, et l'éxubérante vie des plantes par les rosiers des massifs et les buis des bordures. Non. Elle se mêla aux paysans, joua dans les prés embaumés des fenaisons rustiques, courut par les champs moissonnés et dans les bruyères sauvages. Comme elle avait une âme docilement ouverte aux impressions des choses, elle y concentra l'activité diffuse qui baignait ses sens d'enfant. A travers le frémissement des herbes, le bourdonnement des insectes, la voix du torrent, le bruit du vent dans les feuilles, elle entendit monter de la terre comme un bon et doux chant de nourrice et d'aïeule.

Une autre vie se mêlait à la sienne, au point de ne pouvoir plus jamais lui être étrangère. Aussi, quand la raison sera

éveillée, et que l'universelle curiosité s'ouvrira à toutes les apparences et à toutes les réalités du monde, aucun objet n'attirera plus constamment la pensée de George Sand que cette terre, et les éléments qui la composent et la vie obscure qui s'y développe.

La Géologie et la Botanique ne seront pas pour elle des sciences arides, mais une pénétration plus intime des secrets depuis longtemps entrevus. Elle aimera à s'expliquer les transformations du sol, elle cherchera avidement les lois qui ont présidé à ses révolutions. N'est-ce pas une histoire plus captivante encore que l'histoire humaine, à la fois plus vieille et toujours nouvelle, plus grandiose aussi dans sa simplicité sans caprice et son évolution sans hasards, enfin depuis plus longtemps offerte à ses méditations, car la vie des choses s'est révélée à elle plus tôt que la vie humaine, et elle ne la touche pas moins.

Son intérêt grandit à mesure que les formes deviennent plus riches et plus animées. La Botanique la passionne. Elle avait fait des collections abondantes et variées avec son fils Maurice, à qui elle avait transmis son goût, et qui s'y livra en savant véritable. Ses herbiers furent toujours une occupation favorite de sa vie. Il y avait autre chose que de la curiosité dans l'ardeur qui inclinait son génie vers ces humbles existences des plantes. Un sûr instinct lui révélait qu'une vraie communion avec la nature exige la connaissance approfondie de ses lois : et elle se trouvait plus près de la beauté des spectacles naturels, quand elle avait compris le jeu de la vie qui les crée. N'est-ce pas là un haut témoignage de sa conscience d'artiste? On oublie trop, quand on lit tant de belles pages inspirées, qu'un long travail les a inconsciemment préparées. L'art de George Sand ressemble souvent à ces fleurs qu'elle a

tant aimées, et qui n'éclatent dans la lumière des matins de printemps qu'après avoir puisé aux entrailles du sol, pendant des jours et des jours, la force mystérieuse de la sève.

Elle les veut à profusion autour d'elle.

La cour de Nohant était pavée autrefois. Elle fit remplacer les dalles de cloître par des massifs de verdure et d'arbustes fleuris. Dans la belle saison l'air était embaumé, la terre disparaissait sous les roses, les tulipes et les jacinthes. Trois hommes étaient spécialement occupés au jardin. L'hiver, elle confiait à deux serres dont l'une prolongeait le salon, cette grâce fragile des plantes, qu'elle soignait comme si leur vie avait une sensibilité humaine. Lorsqu'on dégarnissait les arbres de leurs fruits, elle éprouvait une légère tristesse de les voir ainsi dépouillés, et elle recommandait qu'on n'abattît point sur eux des mains rudes, qu'on prît soin de ne pas casser les branches.

Un jour qu'elle se promenait avec une amie dans le jardin de Nohant, elle lui vit cueillir une fleur. C'était comme un geste inconscient et personne n'y eût pris garde : mais au retour, en traversant une allée, elle aperçut la fleur négligemment jetée sur le sable. Le rapide regard qu'elle détourna aussitôt fut traversé d'une mélancolie involontaire, où passa l'imperceptible frisson d'une sympathie blessée.

Par la force de cette sympathie, elle était en communion avec la nature.

Elle assistait, frémissante d'émotion, à l'apparition majestueuse du soleil ; à son coucher royal dans l'or et la pourpre ; aux nuits mystérieuses dans les brandes.

Elle aimait, dans la clarté bleue des matins d'avril, regarder brouter, aux flancs des collines, les troupeaux de moutons et de chèvres, guidés par les pastoures en cape et en sabots.

De longues courses lui révélaient tous

les aspects de ces campagnes. Elle se faisait souvent conduire en voiture au Magnet, à La Berthenoux, à Verneuil, Crevant, Montgivray, recherchant de préférence les endroits les plus sauvages, avec des bruyères, des marécages ou des rochers.

Elle errait aux vallons de la Bouzanne, aux plaines d'Aigurande, ou s'en allait guetter la venue du soir au bord de quelque mare silencieuse hantée par les *farfadets* et les *flambettes,* ces esprits taquins qui font égarer les voyageurs.

Tandis que sa voiture l'emmenait aux rochers des Dorderins, aux tours du Plaix-Jolliet ou de Chateaubrun, aux pierres Jomard (ces blocs énormes amenés on ne sait comment au milieu de la plaine, et que le diable, disent les crédules, vient faire tourner la nuit de Noël), elle s'arrêtait et se plaisait à causer avec les paysans.

On la connaissait bien dans la chaumière de la mère Rebec, en haut de la côte de

Corlay, d'où elle découvrait toute la vallée Noire, et, perdues dans la brume violette des lointains, devinées plutôt, les gorges de la Creuse, la vallée de Tempé, Gargilesse ! Gargilesse, triste depuis qu'elle n'est plus, depuis que la barque du vieux Moreau ne glisse plus sur l'eau transparente de la rivière.

Si cette glorieuse existence se plut durant tant d'années dans la vie solitaire des campagnes du Berri, c'est que George Sand tenait étroitement au sol de son pays.

Elle semblait participer elle-même à la force inépuisable de la terre. Elle aimait les promenades en pleins champs et dans les chemins creux où la fraîcheur est douce ; elle aimait le travail rustique, et plus d'une fois elle y chercha le repos de son immense labeur. Il lui arriva de demander au travail de la terre le renouvellement de ses forces et le bon sommeil du paysan.

Elle regretta parfois que la volonté de l'homme vienne régler les caprices de la nature. « Il y a dans notre vallée un joli moulin qu'on appelle Angibault. On avait laissé croître autour de ses écluses tout ce qui avait voulu pousser : l'aulne et la ronce, le chêne et le roseau. La rivière, abandonnée à son caprice, s'était creusé dans le sable et dans l'herbe un réseau de petits torrents qu'aux jours d'été, dans les eaux basses, les plantes fontinales couvraient de leurs touffes vigoureuses... La cognée a fait sa besogne ; il y avait bien des fagots à tailler, bien des planches à scier dans cette forêt vierge en miniature. Il y reste encore quelques beaux arbres, des eaux courantes, un petit bassin assez frais, et quelques buissons de ces ronces gigantesques qui sont les lianes de nos climats. Mais ce coin de paradis sauvage que mes enfants et moi nous avions découvert en 1844, avec des cris de surprise

et de joie, n'est plus qu'un joli endroit comme tant d'autres. » (1)

Sans doute la terre est belle dans sa liberté inculte, et ceux qui l'aiment ne lui souhaitent pas d'ornements empruntés. Le travail de l'homme ne saurait l'embellir; mais il lui donne une noblesse nouvelle et l'empreinte de sa propre vie. Dans les fertiles vallées du Berri, quand les bœufs traçaient droit les sillons dans la terre brune et que le laboureur ensemençait son champ d'un geste calme, George Sand ne regrettait plus le pittoresque des coins abandonnés; et, conquise par toute grandeur, elle admirait ces tableaux plus humains.

(1) *Le meunier d'Angibault* Notice.

Les Bêtes

« Aime toutes les créatures de Dieu... »
(George Sand. *Lettre à son fils*).

George Sand n'aimait pas seulement la Terre, ses moissons et ses fleurs, son énergie féconde et son calme apaisant. Elle s'attachait, avec une sympathie faite de tendresse et de pitié, à toute cette vie fragile et souffrante des êtres qui passent et meurent autour de nous, sous le soleil.

Les enfants sont plus près des choses que des hommes. Tandis que le sens de nos agitations leur échappe, et qu'ils ne peuvent comprendre nos devoirs, nos intérêts et nos chimères, la nature enchante leurs

yeux éblouis et déjà parle à leur cœur qui s'éveille. Les bêtes surtout, qui vivent et marchent comme eux, qui souffrent et se réjouissent, et traduisent clairement des instincts presque humains, des passions très simples, images visibles de nos plaisirs et de nos douleurs, de nos affections et de nos révoltes, — ce petit monde animé des bêtes est la société familière où les tout petits se sentent chez eux et épèlent cette histoire de la vie qui s'ébauche confusément dans leur rêve.

Plus songeuse et plus tendre, la petite Aurore s'y complut davantage. Son enfance, dont elle a rappelé plus tard les impressions restées vives, est remplie d'anecdotes charmantes, de scènes gracieuses qui ont frappé son intelligence ou ému son cœur.

Les oiseaux lui étaient particulièrement chers ; et elle se sentait avec eux des affinités secrètes, qui lui ont inspiré des pa-

ges d'une poésie frémissante, dignes des plus lyriques rêveries de Michelet.

Elle exerçait sur eux, nous dit-elle « une puissance fascinatrice » dont elle expliquait avec gravité les profondes raisons : « Ma mère était une pauvre enfant du vieux pavé de Paris ; son père, Antoine Delaborde, était *maître paulmier* et *maître oiselier*, c'est-à-dire qu'il vendit des serins et des chardonnerets sur le quai aux Oiseaux » : et elle regardait ces volatiles « comme autant de parrains et marraines, mystérieux patrons, avec lesquels elle avait toujours eu des affinités particulières ».

« Je me souviens, raconte-t-elle, que lorsque j'étais enfant, les chasseurs apportaient à la maison, vers l'automne, de belles et douces colombes ensanglantées. On me donnait celles qui étaient encore vivantes, et j'en prenais soin. J'y mettais la même ardeur et les mêmes tendresses qu'une mère pour ses enfants, et je réussissais à en

guérir quelques unes. A mesure qu'elles reprenaient de la force, elles devenaient tristes et refusaient les fèves vertes que, pendant leur maladie, elles mangeaient avidement dans ma main. Dès qu'elles pouvaient étendre les ailes, elles s'agitaient dans la cage et se déchiraient aux barreaux. Elles seraient mortes de fatigue et de chagrin si je ne leur eusse donné la liberté. Aussi je m'étais habituée, quoiqu'égoïste enfant s'il en fut, à sacrifier le plaisir de la possession au plaisir de la générosité. »

Cet amour ne fut pas un caprice de fillette : il survécut chez la jeune femme. Aurore était déjà George Sand, qu'elle interrompait son travail pour s'intéresser à la vie de *Jonquille* et d'*Agathe*, ses deux fauvettes mignonnes, épier leurs gentillesses, et sourire amusée.

« Ils savent bien reconnaître qui les aime » disait-elle aux gens qui s'étonnaient de son prestige.

Une année, l'hiver fut très rigoureux. Mme Sand malade ne pouvait quitter son lit : mais tous les petits musiciens des bois, tous les hôtes ailés du parc, piaillant la faim, les pattes engourdies par le froid, tambourinaient du bec aux vitres de sa fenêtre.

Elle leur fit ouvrir. Aussitôt, pinsons, fauvettes, moineaux, bouvreuils, pénétrèrent dans sa chambre et restaurés, réchauffés, la remercièrent en lui gazouillant les plus belles chansons, qu'ils ne chantent, en leurs petits rêves extatiques, qu'aux ruisselets des solitudes, aux bruyères, aux mousses fines et aux grands chênes.

Ils prodiguaient dans la tiédeur clémente les richesses de leur voix, comme s'ils s'éveillaient éblouis dans l'aurore, comme s'ils étaient seuls dans le calme des nuits, dans le grand silence où veille le Bon Génie de la Nature... Un rouge-gorge resta jus-

qu'aux rayons d'avril enchaîné par des liens plus forts que ceux des choses.

Elle protégeait ses petits amis et pouvait pour eux se départir de son ordinaire indulgence. Elle fit détruire des chats pour les avoir surpris en flagrant délit de maraude dans les hautes branches où ils saccageaient les nids.

Elle avait fait construire à l'entrée du château, par un menuisier auquel elle portait beaucoup d'intérêt, une grande volière où faisans, tourterelles, sansonnets et pigeons prenaient largement leurs ébats avec de superbes *bartavelles* habituées à venir manger dans sa main.

Le menuisier mourut. Le lendemain, George Sand alla vers la prison qu'il avait bâtie, elle en ouvrit la porte et délivra les petites ailes...

Elle conserva longtemps deux bengalis, qu'elle laissait voleter dans son cabinet de travail. Mais une de ses plus tendres affec-

tions fut pour un de ces petits roitelets que les paysans de là-bas nomment *roibertaud,* pas plus gros qu'une noix, et qui suspendent leurs nids minuscules au bord des étangs, sur les roseaux où passe la brise.

Il voltigeait familièrement, becquetait une miette de gâteau sur le manuscrit de *Mauprat,* sautillait parmi les fossiles, puis, fier comme un petit conquérant, revenait, au terme de ses évolutions, vers la table où écrivait sa maîtresse, et se perchait au bout de sa plume, qui, pour avoir si miraculeusement décrit la nature, semblait ainsi fleurir en cette chose vivante, ailée, prête à s'envoler, avec un chant, dans la lumière...

Après sa mort, parmi ses plus chères reliques, parmi ces menus objets qui avaient tant de prix pour son cœur, bibelots précieusement ramassés sur la table de travail où les avaient égarés les mignonnes mains

des fillettes, on trouva, dans une petite boîte, couché sur l'ouate bien blanche, le cadavre d'une fauvette.

L'*Histoire de ma vie* rapporte un étonnant exemple du pouvoir charmeur de la bonne Dame. « Un milan royal, qui était une bête féroce pour tout le monde, vivait avec moi dans de tels rapports d'intimité qu'il se perchait sur le bord du berceau de mon fils, et, de son grand bec, tranchant comme un rasoir, il enlevait délicatement et avec un petit cri tendre et coquet les mouches qui se posaient sur le visage de l'enfant. Il y mettait tant d'adresse et de précaution qu'il ne le réveilla jamais. »

Divine enchanteresse ! En son parc mystérieux, parmi les aubépines et les troënes, elle promène ses jeunes songes à l'abri des charmilles, dans la fraîcheur obscure où filtre le soleil à travers les

feuillées. Et des cimes houleuses, des arbustes fleuris, des sapins, des ormeaux, des érables, s'élance une envolée où tourbillonnent ensemble pinsons, bouvreuils, moineaux, verdiers et rouges-gorges : ils voltigent autour d'Elle, s'abattent à ses pieds et se posent sur ses bras avec la même assurance que leur donnerait l'immobilité radieuse de quelque image oubliée par les siècles dans l'ombre d'un bois sacré...

Lorsqu'elle descendait au jardin, un peu avant le coucher du soleil, respirer l'arôme des belles de nuit, au bruit seul de ses pas, les chevaux dans l'écurie hennissaient de plaisir. Peut-être flairaient-ils le morceau

de sucre que maîtresse allait souvent leur porter, et qu'elle leur faisait manger dans sa main.

Mme Sand les conduisait elle-même et n'en redoutait rien. Lorsqu'elle emmenait ses hôtes, Dumas, Arago, Hetzel, pour une promenade dans les environs, elle faisait atteler son cheval Coco à une méchante *bagotte* à deux roues. Et, au risque de verser dans tous les fossés de la route, elle activait l'animal, qui, docile à cette voix aimée, filait comme le vent par les chemins de traverse, sautait les ornières profondes, bondissait sur les grosses pierres.

Elle aimait ses bêtes au point de croire leur dévouement égal à son affection.

Parfois elle s'amusait à les mettre à l'épreuve.

Un jour, elle fit atteler Coco pour aller visiter les ruines de Chateaubrun avec quelques amis. Au lieu de prendre la grande

allée qui donne accès aux voitures, elle eut la fantaisie d'escalader avec cheval et véhicule les cent cinquante ou deux cents marches qui conduisaient à l'entrée particulière.

Sur la route, les paysans affolés levaient les bras au ciel, redoutant une catastrophe.

— Hé là! mon Dieu! Hé là! mon bon Dieu! clamaient-ils à chaque cahot.

Mais George Sand était sûre de son cheval.

L'excellente bête, en effet, tirait du collier, suait, soufflait, se raidissait, se cramponnait si bien que sans encombre on se trouva hissé sur la terrasse.

Mais la barrière était fermée, cadenassée. S'en retourner après une montée aussi périlleuse, c'eût été bien mal récompenser tant de peine et d'audace. Quelqu'un par bonheur avait un couteau armé d'une scie.

George Sand, très résolûment, attaqua la planche qui empêchait de faire sauter

la serrure. Etonnement de la gardienne, lorsqu'elle vit toute cette compagnie faire tranquillement son entrée dans le parc du château, suivie d'un cheval et d'une voiture.

— D'où diable viennent-ils, ceux-là ? Par où sont-ils passés ? Ai-je la berlue ? semblait se demander la brave femme.

Revenue de sa stupeur, elle manifesta son ennui pour le dégât, mais une pièce d'or changea vite en sourire la grimace qui pendait à ses lèvres.

Dans le jardin de Nohant, on voyait souvent George Sand escortée de ses deux grands Terre-Neuve, Pyrame et Thisbé, qui suivaient sa marche un peu lente.

Lisette, toute blanche à poils ras, était

son petit commissionnaire. Elle guettait le facteur. Dès qu'elle l'apercevait, elle courait à lui, prenait délicatement entre ses dents le courrier de sa maîtresse et le portait aussitôt avec l'air le plus sérieux et le plus comique du monde.

Il n'eût pas fallu que *Fadet* vînt lui conter fleurette dans l'exercice de ses hautes fonctions. Fadet, boule-dogue habituellement maussade, prenait parfois des allures extraordinaires de clown. Il grimpait aux arbres, faisait des pirouettes, et servait gravement de cicerone aux étrangers qui venaient à Nohant pour la première fois. Il les conduisait à leur chambre et les guidait dans les mille sinuosités du parc, non pas en indifférent, mais avec une intelligente piété qui arrête où il faut les visiteurs, et sollicite à propos leur attention ou leur souvenir... Il mourut peu de temps après sa maîtresse. Sa tristesse errante ne s'était pas consolée. Le culte qui veille re-

ligieusement à la mémoire sacrée de George Sand n'oublia pas le serviteur qu'elle avait aimé. Une fosse fut creusée près du tombeau, pour sa dépouille.

Et parce que toute affection survit à la mort qu'elle embaume, chaque année, sur le tertre de Fadet, au printemps, un rosier fleurit.

Ça et là, par places, la terre est soulevée : c'est le cimetière des bêtes. Deux singes, *Jean* et *Marienne* y sont enterrés dans des serviettes blanches, tout près de *Nérina*, petite chienne qui finit ses jours sur les genoux de Mme Dupin.

La tendresse un peu panthéiste de George Sand s'intéressait aux gestes des moindres créatures.

« J'habitais alors, raconte-t-elle dans l'*Histoire de ma vie*, l'ancien boudoir de ma grand'mère parce qu'il n'y avait qu'une porte et que ce n'était un passage pour personne, sous aucun prétexte que ce fût. Mes deux enfants occupaient la grande chambre attenante. Je les entendais respirer, et je pouvais veiller sans troubler leur sommeil.

Ce boudoir était si petit qu'avec mes livres, mes herbiers, mes papillons et mes cailloux (j'allais toujours m'amusant à l'histoire naturelle sans rien apprendre) il n'y avait pas de place pour un lit. J'y suppléais par un hamac. Je faisais mon bureau d'une armoire qui s'ouvrait en manière de secrétaire et qu'un *cricri*, que l'habitude de me voir avait apprivoisé, occupa longtemps avec moi. Il y vivait de mes pains à cacheter que j'avais soin de choisir blancs, dans la crainte qu'il ne s'empoisonnât.

Il venait manger sur mon papier pendant que j'écrivais, après quoi il allait chanter dans un certain tiroir de prédilection. Quelquefois il marchait sur mon écriture, et j'étais obligée de le chasser pour qu'il ne s'avisât pas de goûter à l'encre fraîche.

Un soir ne l'entendant plus remuer et ne le voyant pas venir, je le cherchai partout. Je ne trouvai de mon ami que les deux pattes de derrière entre la croisée et la boiserie. Il ne m'avait pas dit qu'il avait l'habitude de sortir ; la servante l'avait écrasé en fermant la fenêtre.

J'ensevelis ses tristes restes dans une fleur de datura, que je gardai longtemps comme une relique ; mais je ne saurais dire quelle impression me fit ce puéril incident, par sa coïncidence avec la fin de mes poétiques amours. J'essayai bien de faire là-dessus de la poésie, j'avais ouï dire que le bel esprit console de tout ; mais,

tout en écrivant *La Vie et la mort d'un esprit familier*, ouvrage inédit et bien fait pour l'être toujours, je me surpris plus d'une fois tout en larmes. Je songeais malgré moi que ce petit cri du grillon, qui est comme la voix même du foyer domestique, aurait pu chanter mon bonheur réel, qu'il avait bercé au moins les derniers épanchements d'une illusion douce, et qu'il venait de s'envoler pour toujours avec elle. »

Un rien captivait son attention : la marche boîteuse d'une salamandre, les mines inquiètes de sa tortue Prudence, qui demandait à descendre au jardin en tenant l'équilibre sur le bord d'une marche et, la tête tendue, les pattes de devant agitées d'un appel désespéré, explorait du regard les allées voisines, où apparaissait enfin la bonne Dame, qui s'approchait dou-

cement, et de sa main compatissante la déposait au milieu des salades.

Dans une lettre adressée à son fils, elle lui donne des nouvelles d'une « orthoptère dégingandée » qu'il lui avait envoyée. « Elle était d'une telle pétulance (elle s'était ennuyée en voyage) que nous n'en savions que faire. Enfin on l'a installée dans un bocal avec de la mousse, de l'herbe et des mouches, et elle a déjeuné d'un grand appétit... ; après quoi, elle s'est curé les dents avec beaucoup de soin, a nettoyé ses mains et s'est endormie à la renverse sur un écart impossible : les mains repliées sur le ventre ou sur le brin de chaume qui lui en tient lieu, retroussant sa queue de poule d'une façon triomphante. C'est bien la plus étrange créature qu'on puisse voir, et je n'ai fait que regarder ses poses et sa chasse aux mouches. »

Les braconniers n'étaient pas embarras

sés de leurs captures. Il en venait souvent qui offraient une buse, un renard, une insolente margot disant « passe cornard » au jardinier.

Une grue resta longtemps dans le bassin (comblé depuis et remplacé par un sapin et des massifs de roses) à l'entrée du château. Elle était fort bien apprivoisée et mangeait avec le gros coq cochinchinois et ces belles poules de l'Inde, noires à duvet blanc, qui venaient du peintre Charles Jacques. Mais le chien *Simon* guettait une occasion pour s'emparer de cette proie alléchante. Il attendit que le soir fût descendu avec ses ombres traîtresses. La grue dormait au bord du bassin, la tête repliée sous son aile. Il bondit sur la pauvrette et l'emporta dans la cave, où le lendemain gisaient une tête et des plumes...

Mme Sand se promit bien de ne plus élever de ces bêtes dont la perte lui cau-

sait tant de chagrin : mais, quelque temps après, elle avait de gros rats dans une cage suspendue au milieu du couloir, et elle rapportait, de la forêt de Châteauroux et de Gargilesse, des lézards verts qu'elle prenait sous les grosses pierres, des petites *lisettes* grises qui se chauffaient sur les roches hérissant les rives de la Creuse étincelante.

Au cours de ses excursions, elle recueillait presque toujours dans sa *Jeannette* (elle nommait ainsi sa boîte d'herboriste) deux ou trois petits orvets qu'elle s'amusait à faire glisser le long de son bras et à enrouler à son poignet en jolis bracelets d'argent bronzé.

Comme tous les vrais amis de la campagne, George Sand se plaisait aux menues aventures qui mêlent bêtes et gens dans le train quotidien de la vie. Elle raconte à son fils une plaisante anecdote qui l'égaie

d'abord, mais où l'ombre d'une souffrance arrête tout à coup le rire et ramène la pitié.

« Figure-toi qu'en sortant de Cluis, Sylvain veut allonger un coup de fouet a un gros cochon qui se trouvait sur le chemin ; la mèche du fouet s'enroule et se noue à la queue du cochon qui veut se sauver en faisant *coin, coin !* Sylvain tire, le cochon tire de son côté. Pendant un instant, le cochon suspendu le cul en l'air, semble devoir suivre la voiture ; mais il est le plus fort, Sylvain est obligé de lâcher prise : le cochon effaré s'enfuit, emportant le fouet.

Nous voilà obligés de courir après.

Le cochon se sauve jusqu'au fond de sa porcherie. La femme à qui il appartient court après, nous faisant des excuses et des remerciements, on ne sait pas pourquoi. Le fouet était si bien noué, que la femme, ne voulant pas le casser, tirait et dévissait la queue de son cochon, en di-

Universitas BIBLIOTHECA Ottaviensis

sant d'un air pénétré : « V'la une chose émaginante ! » Sylvain sur son siège, tout penaud et humilié, je crois, de mon fou rire, jurait tous les noms de Dieu de son vocabulaire. Au bord du chemin, un grand paysan sec, pâle, grave, malade je pense, disait dans une attitude de philosophe en méditation. « V'la une chose qu'on voit pas souvent ! »

Mais ce que la bonne Dame ne dit pas et que Sylvain m'a conté cet hiver, c'est qu'elle-même, de sa belle main blanche, dénoua le fouet malgré la répulsion qu'elle a si nettement exprimée ailleurs pour la race porcine. « J'en ai toujours eu une terreur puérile, insurmontable, jusqu'au point de perdre la tête, si je me vois entourée de cette gent immonde : j'aimerais cent fois mieux me voir au milieu des lions et des tigres. »

La seule ingratitude qu'elle rencontra

jamais chez les bêtes, ce fut avec son chien *Jacques*. Une fois couché en travers d'une porte, il ne connaissait plus personne. Un jour qu'il étalait sa vigilance sournoise au seuil d'une chambre, Mme Sand s'apprêtait à y entrer sans la moindre défiance, lorsque Jacques se jeta sur elle; et il l'eût mordue, si un domestique ne s'était trouvé là fort à point.

Ces accidents sont rares et la foi de George Sand dans l'inconsciente bonté des bêtes ne dût pas en être atteinte. Elle persista, sans doute, à croire que la nature est encore un bon refuge, et que l'ingratitude y reste une exception.

Quelle raison aurait prévalu d'ailleurs contre cet invincible instinct de son cœur ?

Un jour qu'elle se rendait à Gargilesse, sous son toit de tuiles moussues où elle trouvait l'absolu silence, elle vit, à l'entrée du hameau, un boucher prêt à sacrifier une chevrette blanche.

— Grâce ! crie-t-elle ; et sautant à bas de la voiture, elle arrête le bras déjà levé, et ramène avec elle la chèvre sauvée au prix d'une forte rançon.

A Nohant, l'heureuse bête fut choyée, et George Sand ne voulait plus boire que de son lait. Le jardinier voyait toutes ces tendresses d'un mauvais œil. Biquette encouragée se croyait tout permis. Après s'être régalée de salades et d'oseille, elle se parfumait la bouche de pétales de roses. Le jardinier qui se faisait de gros bénéfices avec la vente des légumes et des fleurs, maugréait contre cette chèvre insolente. Elle, sans en paraître troublée, s'arrêtait parfois de brouter au beau milieu d'un carré de choux ou de petits pois, pour regarder effrontément son ennemi, qui ne décolérait pas.

Mme Sand voyait ce gentil manège, et s'en amusait beaucoup. Un jour, le jardinier ne se put contenir. Comme il s'apprêtait à

fondre sur la chèvre à coups de sabots, la bonne Dame survint, attacha son mouchoir au cou de Biquette et sans rien dire, d'un air indifférent, elle la mena de rose blanche en rose rouge, choisissant les plus belles. La gloire du parterre y passa. Biquette entourait la fleur de sa langue gourmande et la faisait disparaître aussitôt avec un bêlement de satisfaction, auquel répondait le grognement rageur du jardinier jetant au vent, avec furie, des semences hâtives.

Les Paysans

Par son éducation, ses goûts et les nécessités de sa vie, l'écrivain moderne est plus loin du paysan que du reste des hommes. Il n'y a plus de littérature populaire depuis que les lettres anciennes, au XVIe siècle, et la Société, à partir du XVIe, ont créé au penseur ou à l'artiste une sorte de monde idéal et comme une patrie de leur intelligence. Ceux qui y sont nés ne la veulent pas quitter ; les autres ont bien vite fait de délaisser pour elle le doux horizon du clocher.

Il n'est guère un aspect de la vie ou du monde dont le reflet agrandi ne nous ait été rendu par le génie des prosateurs ou des poètes. Ils se sont penchés sur les âmes inquiètes, sur les cœurs passionnés, sur la pauvreté ou l'opulence, sur l'ambition et l'héroïsme, sur le vice et sur la vertu. Ils ont même regardé les choses et écouté leurs voix . la Nature éternelle, célébrée par les plus vieux chants de l'humanité, toujours vivante autour de nos agitations les plus mesquines ou de nos plus nobles élans, la Nature leur a semblé digne d'être interrogée ou contemplée. Et ils ont ouvert les yeux sur sa beauté et son mystère. Ils ont cherché, hors du cadre ordinaire où elle se révèle à nous, des splendeurs inconnues, des émotions toutes neuves : les voyages ont dévoilé devant leur curiosité les pages d'un livre immense, où la fantaisie des hommes a illustré l'œuvre de Dieu. Des solitudes se sont offertes pour accueillir celui qui voulait

oublier la vie et pour cacher aux regards indiscrets ou méchants les rêveries des promeneurs solitaires. Rien n'est resté étranger aux intelligences élues pour le rôle sublime de l'expression, — rien peut-être, sinon cette créature très humble, très silencieuse et très cachée, qui vit près de la terre et y retourne après avoir fait son temps dans ce monde, sans que personne se soit penché sur elle pour entendre son murmure et lui donner une voix, pour contempler son rêve et lui donner la vivante beauté.

C'est qu'un regard ne suffit pas à pénétrer les âmes. S'il était assez de jeter un coup d'œil étonné, pitoyable ou dédaigneux, sur les paysans pour dégager l'intime vérité de leur vie, ils auraient eux aussi leurs interprètes. La Bruyère a frémi de les voir hâves et loqueteux au temps des splendeurs de Versailles et sa pitié indignée lui a

dicté une page qui est un sombre poème ; mais qui songeait alors à pénétrer leur vie? Elle est si différente de la nôtre qu'il y faudrait, avec une sympathie vraie, une obstination patiente et une longue intimité. On pourrait leur appliquer le mot célèbre : il faut les aimer, pour les connaître.

George Sand aima les champs, les landes, les grandes prairies désertes, les coteaux verdoyants du Boischaut, les rives ombrabragées de l'Indre, les bords accidentés de la Creuse, les horizons mélancoliques du Berri. Mais elle aima aussi les gens de cette terre. Elle vécut au milieu des familles patriarcales, parmi les paysans robustes, les ménagères proprettes, les rêveuses pastoures.

Elle parle gaiement de cette familiarité qui lui est douce. « Les feux de la commune, au nombre de deux ou trois cents, sont

fort dispersés dans la campagne ; mais il s'en trouve une vingtaine qui se resserrent autour de la maison, comme qui dirait porte à porte, et il faut vivre d'accord avec le paysan, qui est aisé, indépendant, et qui entre chez vous comme chez lui. Nous nous en sommes toujours bien trouvés, et il n'y a pas tant à se plaindre des enfants, des poules et des chèvres de ces voisins-là, qu'il n'y a à se louer de leur obligeance et de leur bon caractère. »

Toute sa vie, sauf de courts intervalles, se passa au milieu d'eux. Fillette, elle joue gaiement avec les enfants de la ferme ou du village. « Ma grand'mère, ayant enfin compris que je n'étais jamais malade que faute d'exercice et de grand air, avait pris le parti de me laisser courir; et pourvu que je ne revinsse pas avec des déchirures à ma personne ou à mes vêtements, Rose m'abandonnait peu à peu à ma liberté physique...

J'avais partout des amis et des compagnons. Je savais dans quel champ, dans quel pré, dans quel chemin je trouverais Fanchon, Pierrot, Lilinne, Rosette ou Sylvain. Nous faisions le *ravage* dans les fossés, sur les arbres, dans les ruisseaux. Nous gardions les troupeaux, c'est-à-dire que nous ne les gardions pas du tout, et que, pendant que les chèvres et les moutons faisaient bonne chère dans les jeunes blés, nous formions des danses échevelées, ou bien nous goûtions sur l'herbe avec nos galettes, notre fromage et notre pain bis... »

Lorsqu'elle revient du couvent, elle retrouve ses anciens camarades d'enfance aussi changés qu'elle même. Ils l'appelaient « mademoiselle » et semblaient embarrassés devant leur petite amie de naguère.

Mais l'intimité des jeunes années ouvre de secrètes intelligences entre les cœurs et

sème des sympathies que les années mûrissent.

Et ainsi continuait de s'élaborer doucement, même sous une séparation apparente, dans le plaisir physique de courir à travers les champs, les plantes sauvages et les prés en fleur, l'étroite et féconde communion de l'avenir. Car c'est bien une communion. George Sand ne sera pas, plus tard, la grande bourgeoise ou la grande dame condescendante et toute disposée aux plus bienveillants égards, aux concessions les plus affectueuses. Les paysans ne seront pas pour elle des créatures dignes d'intérêt, de complaisances et d'observation. Non, la sympathie est plus profonde et l'harmonie plus réelle. On se comprend, on s'estime et on s'aime. Voilà la véritable égalité.

« Je n'ai jamais eu que des relations agréables avec ces honnêtes gens. Je ne

leur ai pourtant jamais fait la cour, je ne les ai point avilis par ce qu'on appelle des *bienfaits*. Je leur ai rendu des services et ils se sont acquittés envers moi selon leurs moyens, de leur plein gré, et dans la mesure de leur bonté ou de leur intelligence. Partant, il ne me doivent rien, car tel petit secours, telle bonne parole, telle légère preuve d'un dévouement vrai valent autant que tout ce que nous pouvons faire. Ils ne sont ni flatteurs ni rampants, et chaque jour je leur ai vu prendre plus de fierté bien placée, plus de hardiesse bien entendue, sans que jamais ils aient abusé de la confiance qui leur était témoignée. » (1) Lorsqu'elles se pénètrent à ces profondeurs, les âmes peuvent se comprendre.

Il a fallu une familiarité quotidienne gouvernée par le sentiment de la justice et l'instinct d'une indulgente bonté, pour que George Sand pénétrât le paysan jus-

(1) *Histoire de ma vie.*

qu'à ce fond de réalité qu'il faut savoir découvrir au-delà de l'apparence et sur lequel s'appuie toute intuition fidèle et toute connaissance vraie, dignes d'être amplifiées par la puissance de l'art. Oui, l'art de George Sand fut vrai, comme toute poésie — qui est plus vraie que l'histoire. Son génie a délivré l'âme captive et silencieuse des paysans, il a donné une voix à ses amours, à ses espoirs, à ses douleurs et à ses rêves.

Certes le paysan est âpre au gain: et cela lui est commun avec le petit commerçant des villes, le notaire de campagne, le banquier et le prêteur sur gages ; le paysan est rusé, comme tous les êtres en qui se mêlent l'égoïsme et la défiance ; le paysan est brutal, moins sans doute que beaucoup d'ouvriers des villes : il est sournois, ainsi que tous les êtres avides de réussir et incapables d'embrasser d'un regard le champ de leur action et d'y voir les

voies larges et droites. Accordons tout cela aux Balzac, aux Zola et aux Maupassant. Et après ? Il en résulte que le paysan ressemble aux autres hommes, qu'il partage la plupart de leurs vices et en exagère quelques uns. Ce n'est pas une découverte pour la science, et l'art, ainsi, n'ajoute rien à la nature.

Mais s'il est dans le paysan des idées qui lui soient propres, des sentiments auxquels il faille l'atmosphère de sa vie, des rêves nés de son éternel dialogue avec les choses de la nature, s'il est en lui une vie plus profonde et plus simple, plus naïve et plus sage, plus douce et plus forte à la fois, voilà ce que l'art doit aller chercher dans les ténèbres inexplorées pour le produire à la lumière, et nous en révéler la beauté. Voilà ce qu'a fait George Sand. Elle a aimé la vérité, mais elle n'a jamais voulu admettre que seuls la laideur et le

vice fussent vrais. Elle a vu « l'homme des champs dans sa tâche et le tableau dans son cadre, les grands bœufs dans les herbes et les petites fleurs dans le *riot qui riole* » : elle a traduit, pour l'enchantement des âges, la beauté que ses yeux ont contemplée, que son cœur a sentie, que son admirable langage a revêtue d'une forme éternelle. Et elle a laissé ergoter sur l'*idéalisation* et la *littérature florianesque* : « Ne nous inquiétons plus de ceux qui nous crient : « Vous vous trompez, tout est mal ! » Cela ne prouve qu'une chose, c'est que, des choses humaines, ils ne voient que les mauvaises. Allons nous-en par les prés et les sentes, sans parti pris d'avance, mais avec le cœur aussi ouvert que les yeux... Ce qui me plaît et me charme dans la réalité est tout aussi réel que ce qui pourrait m'y choquer. On voit souvent sur les fenêtres, dans les faubourgs des petites villes, de beaux œillets fleuris dans des vases étranges,

Le vase fait rire, l'œillet n'en est pas moins beau et parfumé. Ils sont aussi réels l'un que l'autre. J'aime mieux l'œillet. Chacun son goût. » (1)

Si le temps, qui change tout, transforme les paysans de la Vallée Noire et tous les paysans de France, le génie aura encore une fois de plus accompli une de ses fonctions essentielles, la plus haute sans doute et celle en qui peut-être se résument toutes les autres : donner l'éternité à ce qui passe et faire immortel ce qui ne dure qu'une heure. Est-elle vraie encore, cette évocation d'une émouvante sérénité et d'une grandeur religieuse :

Pendant le repos du Dimanche
Le paysan va voir son champ ;
Son front vers la terre se penche
Illuminé par le couchant... (2)

On entend dire que dans beaucoup de campagnes ce n'est plus son champ que va

(1) *Promenades autour d'un village.*
(2) Pierre Dupont, *Chants et Poésies.*

voir le paysan le dimanche, son regard ne se promène plus sur le droit sillon, et la solennelle cantilène ne descend plus des coteaux ensoleillés, des blés onduleux, des sentes bleuissantes, des vignes d'or pâle ; elle ne s'élève plus sereine et claire avec le chant de l'alouette : un chant étranger, venu des villes fait pleurer les derniers Gaulois. L'avenir sera peut-être meilleur et plus beau. Merci à vous, bonne Dame de Nohant, qui nous avez conservé les paysans de jadis et avez à tout jamais fixé leurs images avec « ce grand air sérieux et rêveur qui leur venaient quand ils regardaient la terre. »

Il y a de touchants et mystérieux échanges entre les sympathies divinatrices, et il arrive que la simplicité naïve peut

être digne du génie souverain. Dans ce milieu qu'elle a tant aimé et si bien compris. George Sand n'a pas été méconnue. La force qui rayonnait d'elle a révélé aux humbles la présence parmi eux d'une vie plus haute et d'une humanité plus divine. Ils en ont gardé comme un éblouissement très doux, et le charme survit dans les vieilles mémoires.

Le père Sylvain habite une maisonnette recouverte en ardoises, ombragée de quatre sapins et séparée de la place par un petit mur en pierres.

Il a fixé là son gîte, pour ne pas trop s'éloigner de cette demeure où il a servi pendant quarante ans, où il a passé le meilleur de son existence. Je le trouve tisonnant, préparant son maigre souper, car il est seul, le pauvre bonhomme, seul avec ses souvenirs qu'il rumine tristement, les pieds sur les landiers, les mains

inoccupées pour l'heure, et tout embarrassées de ce repos auquel elles ne sont pas habituées, ces mains encore actives et ridées, jaunies comme de vieux parchemins.

Par ces mauvais temps d'hiver, il reste dans sa maison des jours entiers, loin des champs, de la tâche, du gagne-pain quotidien. Il écoute la cadence lente et monotone de l'horloge qui règle sa vie, la lugubre plainte, les sinistres voix du *bisard* dans le silence de sa retraite.

Il a quatre-vingts ans sonnés, le père Sylvain, et fort bonne mine encore. Petit, sec, a peine voûté, toujours rasé de frais, les yeux vifs, l'air guilleret et bien capable d'aller de temps en temps le dimanche virer sa bourrée chez la Louise.

Je l'ai vu, le lendemain de Noël, tenir sans barguigner, jusqu'à minuit, son coin de table dans l'assemblée des gars de Vic et de Nohant, qui chantaient debout, le verre

en main, les *Misères du Laboureur*.

Il fredonnait doucement au refrain, un peu allumé par la piquette. Elle le met en train quelquefois : c'est même là son petit défaut à ce brave Sylvain, fils de quelque Silène.

Lorsqu'il apprend pourquoi je viens le voir, il clignote ses petits yeux gris, les plante curieusement dans les miens, humecte ses lèvres du bout de sa langue, et rassuré, *ben aise,* me fait asseoir et laisse approcher les ressouvenances.

— Ah! c'est pour Mme Sand que vous venez? La bonne Dame! On l'aimait tant, elle nous paraissait si surprenante, qu'on pouvait pas s'imaginer qu'elle périrait comme nous! Si elle connaissait les paysans? Elle les appelait tous par leurs petits noms, elle les tutoyait, prenant de l'intérêt à leurs affaires, montrait la lecture à ceux qui voulaient apprendre, se chagri-

nait avec eux, aimait à les voir contents. Ah ! la bonne Dame ! Elle se plaisait bien avec nous. Pour la Sainte-Anne, la fête du village, elle venait s'asseoir là, tenez, sur la pierre des morts...

Du doigt, Sylvain me montrait en face de la fenêtre, au pied d'une croix, la grosse pierre sur laquelle on dépose les corps avant l'arrivée du prêtre.

— Elle regardait se divertir les paysans aux sons de la vielle et de la cornemuse. Il s'en trouvait comme ça des gars plus délurés que les autres qui venaient prier la bonne Dame pour une danse. Elle ne refusait jamais, et c'était joli de la voir faire vis-à-vis dans une bourrée avec quelque grosse drôlière qui en était ben contente. Le dimanche soir, la terrasse de son jardin servait d'estrade aux musiciens, et les paysans chantaient, sautaient à la lueur des belles lumières cachées dans les

sapins et, plus souvent, au clair de lune.

Chaque fois qu'elle avait obtenu un succès à Paris pour son théâtre, on lui faisait fête à Nohant. Un feu d'artifice était préparé dans la prairie, en face du pavillon couvert de lierre que vous voyez là-bas sur la route. Alors elle faisait tirer une pièce de canon (que lui avait offerte M. Aulard, maire de Nohant-Vic, mais qu'elle paya fort bien de ses deniers) et d'une des fenêtres du pavillon elle donnait le signal elle-même en lançant la première fusée.

Le monde arrivait aussitôt de Vic, de Saint-Chartier, de Lourouer, de La Châtre même, de tous les environs, et le spectacle commençait. Le bouquet était superbe : il y avait au milieu une inscription en lettres lumineuses : *Vive George Sand.*

Ah! si vous aviez entendu ces exclamations! Les échos de la Vallée Noire reten-

tissaient de nos cris et portaient bien loin le nom de notre bonne Dame...

Et pour son anniversaire! La grille, les massifs, étaient illuminés. On dressait des tables dans la cour du château; les domestiques allaient et venaient avec des pichets de vin autour de ces tablées bruyantes de paysans.

Tandis que mon imagination animait cette scène champêtre, digne du pinceau de quelque grand peintre flamand, le père Sylvain déposait avec soin, au milieu des braises du foyer, des éclats et de menues branches qui dans leur flambée joyeuse éclairèrent sa vieille figure expressive et songeuse.

Il continua :

— Quand les gens du bourg venaient jouer aux quilles avec elle dans son parc, ils étaient aussi à l'aise que lorsqu'ils se trouvaient entre eux sur la place de l'église.

Pour se reposer de son travail, elle s'amusait souvent aux raquettes et à la balle avec les filles de Nohant et à soleil couché, elle envoyait chercher deux ou trois *boyrons* pour *brioler les bœufs*.

Le père Sylvain reprit encore haleine. Il parut impressionné. Peut-être, à travers ces lointains souvenirs, venait-il d'avoir encore, ce dévot fils de la glèbe, la superbe vision de ces grands laboureux lançant, dans le soir qui tombait sur la plaine, leur chant rustique, comme une prière à la Terre.

— Dans notre pays, Monsieur, reprit-il, on appelle ça une femme ben honnête, car elle fit plus de bien à La Châtre et dans les petits pays voisins que tous les bourgeois réunis. Ah ! j'en ai entendu, allez, des paysans se plaindre à elle de leur malchance. Le gars parti à l'armée pour son sort, la femme tombée paralysée, la loca-

ture hypothéquée, la misère montrant ses dents... Huit jours après, le gars était là !

Le père Sylvain se leva, alla fureter dans un placard et revint bientôt avec du pain, des noix et une bouteille de vin.

— Faut que je vous fasse goûter de ma petite récolte, dit il en posant ses provisions sur la table à côté de moi. Et puis, ça va peut-être me réveiller les idées.

Vous parlez d'une dame pas fière pour trinquer, casser la croûte avec nous, blaguer avec l'un, avec l'autre. « Eh ! ben, nout'dame, que lui demandait Germain aux dernières vendanges, vous avez-t-y une bonne récolte ? » — « Ma foi non, le père Jaroie avec son âne l'aurait bien toute emportée ! »

Elle était tout de même comme ça un petit peu vive, mais si bonne personne que de là à là c'était oublié : « C'est ceux que j'aime le mieux que je fâche le plus », di-

sait-elle parfois, s'en voulant d'avoir été trop prompte.

Sylvain choqua son verre contre le mien, but une rasade et continua :

— Je vas vous conter une petite histoire qui nous a rudement fait rire au village : Sadon, le sacristain de Nohant était sourd comme un pot. Chaque fois qu'il tonnait, il courait à l'église et sonnait les cloches à toutes volées. Ce bruit gênait beaucoup Mme Sand pour travailler. Un jour, elle vint prier le sacristain de s'arrêter, d'autant mieux que l'orage n'était pas très violent. La pluie en revanche tombait à verse.

« — Père Sadon, lui cria Mme Sand, ne sonnez plus ! »

Le père Sadon sonnait toujours.

« — Arrêtez-vous ! Je vous dis de ne plus sonner.

« — Hé ma bonne Dame, lui cria enfin le sacristain, rentrez ! L'eau tombe à *fiats*, vous allez vous mouiller.

« — Ne sonnez plus !

« — Rentrez donc !

Et digue, din, don ! La cloche carillonnait de plus belle.

Mme Sand est rentrée, mais je vous assure qu'elle riait de bon cœur...

Ah ! Il m'en revient une à l'idée. Vous savez que nous autres, gens de la campagne, on est très superstitieux. C'est dans notre nature, ça, voyez-vous ! Et c'est pas facile d'y changer quelque chose. Eh ! bien la bonne Dame savait les paroles qu'il faut dire pour vous prouver tout de suite que c'étaient des bêtises. Un jour, je la conduisis avec M. Manceau dans les environs de Crevant. Ils chassaient des papillons pour la collection de M. Maurice. En arrivant près d'un joli ruisseau bordé de saules, Mme Sand fait arrêter la voiture et veut déjeuner là. J'installe les provisions sur l'herbe. Mais au moment où l'on s'apprê-

tait à découper le jambon, voilà-t-il pas qu'un paysan arrive sur nous comme un *ébervigé* : « Qu'est-ce que vous f... là dans mon pré ?

« — Nous cherchons des chenilles, lui dit M. Manceau.

« — Des chenilles, des chenilles ! répond le paysan furieux. Je les connais, vos chenilles ! Vous êtes en train de me jeter un sort pour que mes bêtes *pouvint* plus pacager dans mon pré ! »

Si vous aviez vu de quel air furieux il disait ça, et son bonnet comme il se démenait sur sa tête ! Mme Sand lui a tout de même fait entendre raison. Elle a si bien parlé, elle l'a tant si ben emberlificoté, qu'au bout d'un moment, il était assis à côté de nous, buvant solidement, piquant dans le jambon, riant de ces chetits sorts qui l'avaient effrayé toute sa vie.

Je ne vois plus trop à présent ce que

je pourrais bien vous raconter... La mémoire s'en va... et puis, c'est déjà loin, tout ça ! Enfin, voulez-vous revenir demain ? Je vas réfléchir cette nuit, et c'est bien le diable si je ne me rappelle pas de quelque chose.

Le lendemain, de bonne heure, je me rendis chez le père Sylvain. Le bourg était silencieux. Des poules grattaient au pied des noyers. L'aubergiste fermait sa grange. Un vieux cheval broutait l'herbe rare d'un fossé, au tintement d'une clochette qui égrenait dans la campagne ses notes grêles et mélancoliques... Aucun autre signe de vie.

Le père Sylvain m'avait vu arriver. Il vint m'ouvrir et m'installa au coin d'un bon feu.

— Où sont-ils donc passés, les gens du bourg, lui demandai-je : seraient-ils aussi paresseux qu'à Paris ?

— Ah ! il y a belle heure qu'ils sont debout : mais si vous ne les voyez pas, c'est qu'ils sont tous dans les champs en train de tendre des saulnées pour attraper les alouettes.

Du temps de Mme Sand, un ordre avait empêché la chasse de ces oiseaux dans tous les environs. Comme la terre nous donne pas toujours notre suffisance, il faut bien essayer d'autre chose, pas vrai ? Dès que la vente fut interdite, l'unique ressource allait manquer. Heureusement, la bonne Dame était là. Je pourrais pas vous dire la manière qu'elle s'y est pris mais on a ben

retrouvé le droit de vendre des alouettes !..

Un qui l'aimait, Mme Sand, c'était le meunier d'Angibault.

— Tiens, fis-je étonné, il me semblait avoir lu qu'elle ne connaissait pas le meunier du joli moulin.

— Ma foi ! Je sais pourtant bien qu'il s'en trouvait un qu'on appelait le père Yvernot et qui se serait fait hacher pour la bonne Dame ! Il ne savait qu'inventer afin de lui être agréable : les plus beaux poissons qu'il prenait dans la rivière étaient pour elle. J'ai jamais vu d'homme plus heureux que lui le jour où elle lui fit l'honneur de s'asseoir à sa table ! Tout le moulin était sens dessus-dessous !

Ah ! il n'était pas républicain, le père Yvernot ! Non, pour sûr qu'il ne l'était pas ! Pour lui, républicain ça voulait dire une canaille, un brigand. Il en était pour la tranquillité ; il avait le respect des choses

établies. Mais lorsque Mme Sand lui eut fait comprendre ce que c'était exactement qu'un republicain, il ne s'en trouva pas, le lendemain même, de plus enragé que lui. Il se traita d'imbécile pour n'avoir pas saisi cela plus tôt et se mit mal avec son gendre qui en était pour l'ancien régime. Je vous disais hier que la bonne Dame était un peu vive. Je ne l'ai vue bien fâchée qu'une seule fois. Elle avait demandé un service, pour un travail pressé dans ses champs, à deux de ses voisins :

« — C'est que j'ons aussi besoin de remuer nos terres ! » lui ont-ils répondu.

Ah ! ça non, elle n'était pas contente :

Pensez donc, elle qui se mettait en quatre pour leur être utile, qui payait le médecin et les médicaments pour eux ! Aussi, elle envoie chercher le curé de Saint-Chartier M. Marty.

« — Venez à mon secours, dit-elle en

allant à sa rencontre, je jette l'argent par les fenêtres. Mes revenus de Nohant n'y suffisent plus. Voilà une bourse, vous distribuerez désormais à ceux qui sont dans le besoin. Quant à moi, je ne m'en occupe plus ! »

Le lendemain, monsieur, elle faisait le bien elle même, comme si rien ne s'était passé, ne se souvenant plus qu'elle avait donné une bourse pleine d'argent au curé Marty.

Tenez, je me rappelle encore une drôle d'histoire.

Dans une pièce que Mme Sand avait fait représenter sur son théâtre, il y avait un nommé Denis Ronciat, espèce d'original très emporté, et pas franc du tout. Quand il a appris cela, il est entré dans une grande colère. L'affaire n'a pas été plus loin, comme vous pensez, mais à quelque temps de là, Benoît Rival, de Saint-Chartier,

se présente chez Mme Sand. Il n'osait pas entrer, tournait sa casquette dans ses mains et regardait le parquet ciré...

« — Qu'est-ce qu'il y a pour ton service, Benoît? »

Il hésite encore, puis, remettant sa casquette sur sa tête, il entre résolument:

« — Hé là! ma bonne Dame! c'est t'y pas malheureux de parler d'un si vilain homme que ce Denis Ronciat dans vos beaux livres, et puis que de moué vous ne dites seulement ren! Tenez! V'là vingt écus, dit-il, posant un petit sac sur la table à côté d'elle, vingt écus ben sonnants pour causer sur moué. »

Mme Sand lui a doucement remis son argent en souriant.

« — Oui, mon brave Benoît, oui, je parlerai de toi, je te le promets! »

Ah! Monsieur, l'homme heureux qu'elle fit ce jour là! Si vous l'aviez vu! Il pleurait

de joie en s'en allant; il racontait cela aux arbres du chemin. On lui aurait donné toutes les terres du Boischaut qu'il n'aurait pas été plus content.

La bonne Dame a tenu sa promesse, et rappelez-vous le nom de Benoît Rival, vous le trouverez bien dans quelqu'un de ses livres.

Le père Sylvain se taisait. Il regardait maintenant avec obstination la maison silencieuse aux volets clos, comme s'il eût voulu demander aux vieilles pierres les secrets qui dormaient en elles ainsi qu'en sa mémoire.

J'évitai le moindre bruit dans la crainte de troubler son recueillement. Un coq chanta. Des bergères vêtues de longues capiches passèrent sous la fenêtre, guidant leurs brebis, tricottant leur bas.

Les paysans revenaient des champs avec leurs saulnées vides. Lents, cassés, les

yeux baissés vers la terre, ils regagnaient leurs demeures.

C'était l'heure de midi.

Je quittai le père Sylvain. Il me serra les mains et me promit de m'écrire tout ce dont il se souviendrait, me répétant encore sur le seuil de sa porte que dans tous les villages de l'Indre et de la Creuse, je n'entendrais parler d'elle qu'avec vénération.

C'est que la bonne Dame est restée parmi eux la figure de légende. Ils vénèrent son souvenir et conservent son image, les vieux qui l'on connue, les fils héritiers de ce culte pieux, les vieilles accroupies au foyer et filant leur chanvre.

Allons vers ces humbles : ils ne saccagent pas les belles images que le temps ennoblit encore dans leur mémoire : ils savent que celles qui survivent aux années méritent de ne pas mourir : ils cèdent aux lois de la vie, qui sauvent de la mort seulement ce qui

est immortel. Peut-être s'élabore ainsi en eux la vérité la plus pure, réfléchie, comme en un miroir, dans leurs admirations, leurs propos naïfs. Et cette parole de l'un d'entre eux les résume tous : « Si c'est du bien d'elle que vous venez savoir, on va vous en apprendre : mais si c'est du mal, j'en connaissons pas ! »

L'Arcadie

« ...La vie pastorale est un Eden parfumé où les âmes tourmentées et lassées du tumulte du monde ont essayé de se réfugier. »

George Sand, *François le Champi*. — Avant-propos.

George Sand savait, depuis les jours embaumés de sa libre enfance, quel charme puissant la nature cache sous l'éclat de ses métamorphoses. Elle avait deviné et bientôt adoré cette bonté voilée qui rayonne à travers la splendeur de l'univers, dont elle anime l'incessant devenir et renouvelle l'éternelle jeunesse. Elle avait compris la résignation vaillante qui monte de la terre, la sérénité qui descend du ciel des soirs, l'allégresse des claires aurores, le conseil tombé des cîmes vénérables, l'espoir éclos

parmi les fleurs, le généreux automne et la forte beauté de l'hiver où le soleil jette sur « les tapis courts et frais des plaines, de grandes flammes d'émeraude », tandis que par sa magie « le lierre, ce pampre inutile mais somptueux, se marbre de tons d'écarlate et d'or. »

Les impressions, lentement, s'amassaient en elle, impressions de calme, d'indulgence, d'héroïsme simple. Et bientôt un jour vint, jour de doute et de lassitude, où son âme respira naturellement la grandeur virgilienne, à force d'avoir contemplé l'ondulation large des blés sous la caresse des soirs, et les lointains horizons bleus, où monte de la terre un encens invisible, avec le chant des laboureurs.

Alors l'idéalisation du décor familier s'accomplit d'elle-même, sans infidélité et sans rupture. A peine si le génie eut besoin d'intervenir dans cette création naturelle

de la beauté. L'intelligence avide s'était nourrie de toutes les idées et de tous les systèmes, la volonté généreuse avait cru à toutes les rénovations ; une accalmie se faisait dans cette âme, à l'approche du désenchantement, de l'angoisse et du doute. « Le rêve de la vie champêtre a été de tout temps l'idéal des villes et même celui des cours. Je n'ai rien fait de neuf en suivant la pente qui ramène l'homme civilisé aux charmes de la vie primitive. » Elle entrevit l'Eden où se reposeraient ses chimères. Bientôt l'orage éclata. La tourmente de 1848 avait fait beaucoup de ruines : George Sand se réfugia dans son Arcadie, avec l'espoir d'y découvrir l'image du bonheur. « Je m'efforçai de retrouver dans la solitude, sinon le calme, au moins la foi. Dans les temps, où le mal vient de ce que les hommes se méconnaissent et se détestent, la mission de l'artiste est de célébrer la douceur, la confiance, l'amitié, et de

rappeler ainsi aux hommes endurcis ou découragés que les mœurs pures, les sentiments tendres et l'équité primitive sont ou peuvent être encore de ce monde. Les allusions directes aux malheurs présents, l'appel aux passions qui fermentent, ce n'est point là le chemin du salut ; mieux vaut une douce chanson, un son de pipeau rustique, un conte pour endormir les petits enfants, sans frayeur et sans souffrance..»

George Sand commençait son rêve pastoral, ce rêve d'une vie primitive à la fois simple et charmante, réelle comme celle qu'elle avait vécue, idéale comme une évocation du génie le plus gracieux et le plus suave.

La réalité idéale, c'est-à-dire vraie sans les détails insignifiants et les surcharges malencontreuses, voilà le monde nouveau créé par ce bienfaisant génie. Que nous sommes loin des pastorales et des bergerades, avec leurs conventions et leurs

artifices, apprêtés pour l'amusement d'une société de citadins raffinés et blasés ! L'imagination travaillait à construire un pays chimérique, spécial et faux comme les êtres qui l'habitent, le pays du *Pastor Fido* ou de l'*Astrée*, celui des bergers de Gessner et de Florian.

Rien de semblable ici. Un génie fait de bonté féconde a grandi dans l'activité silencieuse d'un pays calme et doux, dont la grâce un peu triste se rehausse d'une poésie discrète et tout humaine. « On sent une nature abordable, et comme qui dirait des abîmes hospitaliers. Ce n'est pas sublime d'horreur ; mais la douceur a aussi sa sublimité, et rien n'est doux à l'œil et à la pensée comme cette terre généreuse soumise à l'homme, et qui semble ne s'être permis de montrer ses dents de pierre que là où elles servent à soutenir les cultures penchées au bord du ravin... » (1)

(1) *Promenades autour d'un village.*

Un peu plus loin, George Sand symbolise ce pays avec une poétique vérité : « C'est un mouvement gracieux de la bonne déesse ; mais dans ce mouvement, dans le pli facile de son vêtement frais, on sent la force et l'ampleur de ses allures. Elle est là, comme couchée de son long sur les herbes, baignant ses pieds blancs dans une eau courante et pure : c'est la puissance en repos ; c'est la bonté calme des dieux amis... Elle a la souveraine tranquillité des immortels, et toute mignonne et délicate qu'elle se montre, on sent que c'est d'une main formidablement aisée qu'elle a creusé ce vaste et délicieux jardin dans cet horizon de son choix. »

Elevée dans ces riantes oasis, George Sand avait empli tous ses sens de la fête discrète des choses et de leur apaisante beauté. Plus tard, ces images vinrent s'ordonner dans l'unité de son large rêve. Elle n'eut pas la volonté de composer des allé-

gories, qui seraient restées alors, en dépit de son talent, toujours savantes et froides : elle créa, en se jouant et comme à son insu, de merveilleux symboles. Ce fut une intime fusion de ses souvenirs et de ses songes, mais il ne se mêla « rien d'étranger aux images laissées en sa mémoire par la vie rustique, sinon les sentiments mêmes qu'avait éveillés dans son âme fraîche et douce le spectacle de cette vie. » (1)

Or, cette âme, une longue familiarité l'avait mise en harmonie parfaite avec celle des paysans, une incomparable puissance de sympathie l'avait ouverte à la simplicité des humbles. Leur vie lui parut alors

---

(1) Léon Marillier, *La Sensibilité et l'Imagination chez George Sand.* (Champion, 1896). — Cette fine étude, d'une psychologie très sûre et d'un charme littéraire tout à fait exquis, dégage et formule avec une merveilleuse netteté, les lois du génie de George Sand. Il n'y a pas de guide plus précieux pour la profonde intelligence de son œuvre.

comme une image purifiée de la vie humaine, un fidèle tableau, parmi nous, de la jeunesse du monde. Et elle rêva de l'offrir aux regards fatigués de son temps. Il lui sembla qu'elle pouvait faire ainsi une chose très touchante et très simple, sans prétention à l'originalité : « Je n'ai rien fait de neuf en suivant la pente qui ramène l'homme civilisé aux charmes de la vie primitive. »

D'autres, il est vrai, avaient suivi la pente: elle ne les mena pas à la pure splendeur de la beauté vraie. George Sand peupla de figures exquises les paysages familiers. L'austère grandeur du travail, la religieuse sérénité des consciences droites, la grâce bénie de l'enfance, la sagesse des simples, le rayonnement divin de l'amour, tout ce que l'humanité a de meilleur, tout ce qu'elle a d'éternel, de toujours puissant et de toujours jeune anime vos paroles et transparaît à travers vos souriantes figures,

douce et grave Marie, bonne Madelon, petite Jeannie et petit Pierre, brave Champi, Germain « fin laboureur », tendre et triste Landry, gracieuse Fadette... Vous êtes nés de la communion du génie avec la nature. vos joies n'ont besoin pour fleurir et s'ouvrir que de la rosée et du soleil ; vous nous apprenez la confiance et l'espoir, et, comme la bonne Dame l'a voulu, nous venons nous ranimer à la lumière de vos yeux clairs, nous rafraîchir à la source limpide d'où j'aillissent vos sentiments toujours sincères et vos résolutions toujours tranquilles. Nous ne pouvons vous aimer sans aimer aussi la bienfaisante puissance qui vous a mis dans notre monde pour que vous nous soyez un enchantement plein de douceur. Le charme impérissable de votre beauté, c'est qu'elle est une création de la bonté, et vous resterez toujours vivants parce que l'art d'où vous vient la vie a eu son véritable maître, l'Amour.

Humanité

« Il n'y a en moi rien de fort que le besoin d'aimer. »

George Sand.

La plus haute expression de l'amour infini, de l'universelle tendresse qui baigne d'une lumineuse chaleur tous les sentiments et toutes les pensées de cette femme au cœur maternel, le secret de sa rêveuse et chimérique enfance, de sa jeunesse enflammée, de sa maturité généreuse et de sa calme vieillesse d'aïeule, c'est un instinct profond d'humanité.

George Sand n'a jamais été prisonnière de son MOI. Elle a ignoré l'égoïsme. Elle a été une grande âme largement ouverte à la confiance et à la pitié.

C'est là qu'il faut chercher l'unité de sa vie. « Très vite j'ai eu des principes, — des principes d'enfant très candide qui me sont restés à travers tout, à travers *Lélia* et l'époque romantique, à travers l'amour et le doute, les enthousiasmes et les désenchantements : aimer, se sacrifier, ne se reprendre que quand le sacrifice est nuisible à ceux qui en sont l'objet, et se sacrifier encore dans l'espoir de servir une cause vraie, l'amour. Je ne parle pas ici de la passion personnelle, je parle de l'amour de la race, du sentiment étendu de l'amour de soi, de l'horreur du moi tout seul » (1).

Vers 1816, autour du château de Nohant.

(1) *Correspondance*, tome VI p. 248.

dans les campagnes fertiles, la petite-fille de Mme Dupin de Francueil, élevée par un précepteur respectueux des vieilles castes et des grandes fortunes, jouait avec de petits paysans qu'elle aimait de tout son cœur. On lui disait que les prés et les terres, les bois et les ruisseaux étaient à elle : et elle ne comprenait pas pourquoi les compagnons de ses jeux n'en avaient point leur part. Un rêve de communisme s'ébauchait dans cette tête charmante, l'impossible et touchant rêve que tous les biens de ce monde fussent partagés entre ceux qui peuvent en jouir : elle ne voulait pas d'un privilège qui lui semblait dépouiller les autres autour de son bonheur. En attendant, elle grossit la gerbe des glaneuses en prenant à deux mains dans ses récoltes et invoque, contre son précepteur qui gronde, le souvenir de Ruth et de Booz.

Au couvent des Anglaises, elle entre avec

ardeur dans cette mystérieuse conspiration de fillettes romanesques qui se transmettent le secret d'une captivité attendant leur héroïsme. On se réunissait la nuit pour aller « délivrer la victime. » Sans doute ce n'était qu'un enfantillage : mais l'*Histoire de ma vie* nous montre avec quelle passion Mlle Aurore Dupin embrassait les chimères qui traversaient son âme.

« Il y avait, nous dit-elle elle-même, dans cette manie de *chercher la victime* quelque chose de profondément bête, et aussi quelque chose d'héroïque : bête, parce qu'il nous fallait supposer que ces religieuses dont nous adorions la douceur et la bonté exerçaient sur quelqu'un quelque épouvantable torture : héroïque, parce que nous risquions tous les jours notre vie pour délivrer un être imaginaire, objet des préoccupations les plus généreuses et des entreprises les plus chevaleresques. » (1)

(1) *Histoire de ma vie*, t. III.

Plus tard, après les années d'enfance, quand la vie apporte ses premières rigueurs et que la jeune femme vient demander au travail la dignité et l'indépendance, quand ses premiers livres, *Indiana* et *Valentine*, lui ont assuré quelques ressources et le commencement d'une gloire, elle laisse envahir sa vie par tous les solliciteurs et les mendiants, et l'énigme de la misère obsède à tout jamais son cœur. Les prétendus vieux artistes, les comédiens infirmes et les poètes sans éditeurs viennent frapper à sa porte et emplissent la mansarde du quai Malaquais. Elle multiplie son travail pour suffire à cette mendicité organisée. Bientôt elle découvre la supercherie. Elle sait qu'on la trompe, mais elle ne peut plus être tranquille : la peur d'abandonner un innocent parmi les coupables paralyse une révolte légitime. Elle paye des personnes chargées de faire l'enquête pour elle ; mais le bruit de sa renommée grandit, et dès lors com-

mence cette intervention jamais lasse qui s'efforce de découvrir la vérité parmi les grimaces, et le talent parmi les sottes vanités. Toute sa vie fut encombrée d'une correspondance énorme, où la volonté d'être utile et bienfaisante éclate à chaque ligne : « Toutes les fois que je peux quelque chose, je réponds... Quelques-uns méritent que l'on essaye, même avec peu d'espoir de réussir. Il faut alors répondre qu'on essayera. » Elle ne voulut jamais faire expier l'exploitation des fripons « par les honnêtes gens qui ont faim. »

Cette marée de misère ne l'avait pas rebutée, mais avait empli sa pensée d'une mélancolie immense : et elle se demandait maintenant pourquoi il y avait tant de mal en ce monde et comment pourrait l'adoucir la charité impuissante.

Longtemps ses méditations tourmentèrent ce problème. Elle aurait essayé de le trancher, sinon de le résoudre, en sui-

vant la loi du Christ : « Vendez tout, donnez l'argent aux pauvres et suivez-moi », si elle n'y avait vu un antagonisme avec les lois de la famille. Elle ne voulait pas être pour ses enfants un dépositaire infidèle : « Je me suis fait un cas de conscience de leur transmettre intact le mince héritage que j'avais reçu pour eux, et j'ai cru concilier, autant que possible, la religion de la famille et la religion de l'humanité en ne disposant pour les pauvres que des revenus de mon travail. »

Elle renonça aux voyages malgré son goût très vif, parce qu'ils lui semblaient encore un luxe et une satisfaction égoïste. Par ses nobles instincts et les réflexions de sa jeunesse, elle était préparée à accueillir les idées des réformateurs. Elle se préoccupa peu de les accorder entre elles, et les logiciens de la critique ont beau jeu à lui reprocher quelque incohérence dans la philosophie de ses œuvres. Il s'agissait

bien d'une doctrine! Elle ne voyait dans les systèmes que des formes plus précises de son rêve généreux et tendre. Obsédée par le sentiment profond du mal social, elle était prête à l'enthousiasme pour toutes les idées qui lui paraissaient des remèdes. Tout projet de rénovation lui souriait comme une incarnation nouvelle du sentiment de la pitié. Elle partagea l'illusion des moins rêveurs, qui voyaient dans les mirages d'un touchant optimisme une terre promise offerte aux hommes de bonne volonté. Le travail n'y serait plus opprimé, la pauvreté n'y serait plus héréditaire, le bien-être assuré à tous permettrait enfin le règne de la justice idéale au-dessus des classes confondues... L'expérience devait assez tôt amener les déceptions et la sagesse. George Sand ne se résigna pas — la résignation lui paraissait une lâcheté — mais elle cessa d'espérer dans les transformations de la Société ; elle com-

prit que la religion la plus simple et la force la plus sûre, c'est la bonté et le dévouement. Alors elle se prodigua aux siens et à tous. Elle devint l'incomparable aïeule, comme elle avait été la mère vigilante; elle fut pour ses amis une conseillère toujours prête, et pour les paysans de Nohant, *la bonne Dame*.

Elle leur apprenait à lire : « Le maître d'école, c'est moi. J'ai peut-être le droit d'usurper ce titre, puisque j'ai presque toujours eu un élève à ébaucher, tantôt un enfant à moi ou des miens, tantôt un domestique de l'un ou de l'autre sexe, tantôt un paysan jeune ou vieux, qui est venu me demander de lui apprendre à lire, poussé, lui, le paysan, par une volonté exceptionnelle (1).»

Elle donnait aux pauvres, elle protégeait les opprimés.

(1) *Impressions et souvenirs.*

Un paysan, Patureau Francœur, qui lui avait planté une petite vigne, fut traqué au moment du 2 décembre pour avoir affiché ses idées révolutionnaires. Il chercha un refuge dans la bonne Demeure. George Sand, courageusement, fit face à la tourmente. Le vent de haine qui soufflait alors ne se brisa pas contre la grille de Nohant. Une bande de forcenés vint arracher le paysan de son refuge et le livrèrent à la vindicte qui l'envoya à Lambessa. George Sand ne l'abandonna pas et, poursuivant son œuvre de protection, obtint sa grâce de l'Empire.

Combien d'autres victimes des orages politiques furent l'objet de sa sollicitude! Son crédit était puissant, elle en usa pour toutes les infortunes. Les plus humbles l'arrêtaient comme les plus grandes. Elle faisait porter du vin, du bouillon, des secours aux malades, les visitait elle-même. Pendant bien des années, dans le petit bourg de Nohant, on ne vit jamais les notes

du médecin : elle payait pour tous. Le docteur, M. Darchy, déjeunait souvent au château et se rendait dans les chaumières qu'elle lui indiquait.

Sa bonté avait des raffinements dont le charme émeut encore ceux qui se souviennent. Elle ne pouvait passer en voiture devant un mendiant ou un infirme sans s'arrêter pour une aumône accompagnée d'une bonne parole.

Un jour qu'elle était marraine, le cortège du baptême traversa le village de Lourouer. Les braves gens se pressaient pour attraper au vol les dragées et les pièces blanches. Tout à coup la généreuse marraine se détacha du groupe élégant qui l'accompagnait et alla vers un vieux mendiant dont la faiblesse se traînait avec peine vers ces prodigalités. Elle choisit la plus belle de ses boîtes de bonbons et la tendit au pauvre hère avec une pièce d'or discrètement glissée dans sa main.

Elle élevait ses petites-filles dans cette religion de la souffrance et ce culte de la pitié.

Jeanne-Gabrielle, la gracieuse enfant qu'elle eut la douleur d'ensevelir, donnait tous ses vêtements aux pauvres ; puis ne se trouvant plus assez belle :

— Vois, grand-mère, j'ai des habits de petit malheureux !

La bonne Dame pressait l'enfant chéri sur son cœur, et tout bas :

— Donne-les encore, je t'en achèterai d'autres !

Elle avait le droit, après tant de preuves sincères, d'expliquer son amour du peuple par un lien d'origine et des sympathies fraternelles : « Si mon père était l'arrière-petit-fils d'Auguste II roi de Pologne, il n'en est pas moins vrai que je tiens au peuple par le sang d'une manière tout aussi intime et directe. »

D'ailleurs, est-il besoin de remonter à ces sources profondes ? Ce grand cœur de femme était ému par toute souffrance parce que rien d'humain ne lui était étranger. On le vit bien lors de la grande épreuve. Ce ne fut pas le deuil de la gloire qui la fit souffrir et pleurer : « la vie a été déchirée à fond » et cette douleur brise ses forces. « Ah ! Que Dieu vous envoie la paix ! Je ne suis qu'une *faible femme,* la souffrance des autres m'est intolérable, et mon cœur a tant saigné que je ne sais pas s'il vit encore. »

Les agitations politiques la laissent presque indifférente parmi tant de sanglants désastres. « La paix est désirable pour tous. Elle est *un devoir* et les préoccupations pour la forme du gouvernement doivent venir après. » Devant les hécatombes « qui font mal à ses entrailles de femme » et réveillent dans son cœur maternel les instincts de l'humanité la

plus large, elle ose s'écrier : « Je n'ai aucun courage pour voir souffrir, non seulement ceux que j'aime, mais encore ceux que je n'aime pas. Je désire la paix pour l'Allemagne presque autant que pour nous. »

Sa vieillesse put voir la fin de tous ces maux et le relèvement de la patrie. Il était bien dû à celle qui avait été si humaine et si tendre d'achever sa longue vie de travail et de foi dans la paix d'une vieillesse sereine. Plus rien ne la troublait que la pensée d'être trop heureuse alors que le bonheur n'était pas réparti à tous : « Moi, quand je me vois si choyée et si gâtée dans mon nid, je pense à ceux qui souffrent de la misère et de l'abandon et cela me rend très indulgente pour eux. »

La pure et haute vertu de l'indulgence est le prix le plus juste d'un long effort d'amour et de sacrifice.

L'Interview

des

Marionnettes

5.

L'Humanité de George Sand, la tendresse maternelle de son cœur, sa sympathie toujours active animèrent la maison d'une gaieté affectueuse, indulgente et souriante, qui pendant un demi-siècle enveloppa son paisible labeur d'un bourdonnement de ruche joyeuse.

La retraite de Nohant, toujours peuplée d'amis et illuminée du sourire des enfants, n'avait rien de ces asiles moroses où s'isole parfois le génie misanthrope, dans l'orgueil et la mélancolie de son exil. La bonne

Dame, qui aimait toutes les formes de la vie, « tempérait la solitude par une aimable hospitalité et la philosophie par des représentations de marionnettes. » (1).

Ce fut tout un petit monde vivant et quasi réel, mêlé au train des choses, associé aux événements de chaque jour.

Le directeur de la troupe, Balandard, est un personnage. On compte avec lui et parfois il invite :

« Cher ami, il faut être ici dimanche. Balandard le veut absolument. C'est la réouverture de son théâtre qui ferme en été... Il vous enverra une lettre d'invitation en règle. Ne parlez pas d'un jour à nous donner, c'est insensé et c'est vilain ! Nous voulons vous garder au moins une semaine. Aurore le veut, et aussi Balandard, les deux autorités de la famille. » (2)

(1) Article de Paul Arène dans la *Tribune*, la mort de George Sand.

(2) *Correspondance*. — A. M. Charles-Edmond, 5 octobre 1875.

Les années ont passé et, pour évoquer ces souvenirs, il faut réveiller de leur sommeil les poupées endormies, qui peut-être n'ont pas oublié.

Les volets ouverts, une lumière pâle de décembre glisse dans le petit théâtre.

Un grand rideau de serge, tendu le long de la muraille, m'intrigue. Je l'écarte curieusement.

Debout, plantée sur des rayons de bois blanc, la troupe des marionnettes ricane, grimace, pleure, bâille, me fascine, m'amuse, m'attendrit.

Avec quelle étonnante fantaisie, alliée au sens du réel, Maurice Sand, dans les loisirs de sa curiosité universelle, créa ces innombrables figures, réduction d'une humanité plaisante ! Un bonhomme à face joviale, vêtu d'une longue redingote, le nœud de cravate largement étalé sur un gilet blanc, son vaste chapeau à la main, me

regarde avec une telle fixité, de si étranges apparences de vie, que je m'approche très près pour mieux l'examiner... Qu'est-ce là ? On dirait une voix. Je ne sais d'où elle vient à mes oreilles, mais elle y traîne une rumeur confuse qui endort ma raison et lui ouvre l'au-delà des songes. Je vois remuer les lèvres de ce singulier petit homme. Il se rengorge dans son col raide, aux coins éployés comme des ailes de moulin à vent. Juste ciel ! Il parle !

— Je suis Balandard, dit sa voix nasillarde, le célèbre Balandard, directeur du théâtre des marionnettes. Qui que tu sois, étranger, salue mon illustre naissance. J'ai vu le jour dans l'atelier de Nohant et George Sand fut mon premier tailleur. Je me repose maintenant, avec ma troupe, de tant de glorieux travaux. Ma chevelure autrefois abondante devient plus clairsemée, mon teint, que jalousaient les roses du jardin, prend la couleur des pâles églan-

tines dans l'ombre où je suis confiné, et mes habits de drap noir s'effilochent sous la poussière et sont mangés par les mites. Mais que m'importe cette dissolution de mon être, si mon nom, sur les ailes de la renommée, sait franchir les barrières que lui dresse le Temps, si le nom de Balandard traverse ainsi les âges !

Te citerai-je, jeune étranger, tous mes titres à l'immortalité ? La liste en serait longue et la magique puissance qui me rend la parole suspendrait son effet avant que je sois arrivé jusqu'au bout. Sache au moins quels ouvrages variés j'ai donnés avec ma fidèle troupe : *Léonora, Méphistophélès, Les lames de Tolède, Une femme et un sac de nuit, La clémence de Titus, La goule de Tornemar, L'Auberge du Haricot vert, Le spectre chauve, Les deux Espagnes ou sang pour sang, La rosière de Viremollet, Les mystères de*

l'Indre, Les deux capitaines, La caverne des trois tibias, Les sangliers noirs, Maures et Castillans...

Je n'en finirais pas si je voulais t'énumérer tous les drames, mélodrames, féeries, farces et vaudevilles dont nous avons, grâce à Maurice Sand, notre auteur ordinaire, régalé les hôtes de Nohant, les bourgeois de La Châtre et les paysans d'alentour.

A huit heures précises, je faisais lever le rideau. J'ouvrais la soirée par un prologue. D'ailleurs, si les rats ne me les ont pas mangés, je crois bien en avoir encore quelques uns dans les poches de ma redingote.

J'entendis un léger froissement et un petit carré de papier tomba devant moi. Je le ramassai et brûlant la politesse à M. Balandard, je l'ouvris et je lus.

C'était le prologue d'une pièce en trois

actes, *le Château de Pictordu,* datée de 1858.

Mesdames et Messieurs,

Je ne sais pas pourquoi nous ne rétablirions pas l'ancien usage du prologue des Comédies de Plaute et de Térence. C'est dans ce but que moi, régisseur de cette troupe remarquable par le choix des sujets, je viens vous prier de m'accorder toute votre attention. J'espère que vous vous souvenez de la dernière pièce que nous avons eu l'honneur de jouer devant vous, pièce rédigée à la manière moderne, pleine d'heureuses reparties, de traits de mœurs et de caractères sentis. Permettez-moi, Mesdames et Messieurs, de vous remémorer l'action passée. C'était un gentleman anglais lord Pawer, attaqué de la monomanie de garder de tendres brebis sur les coteaux verdoyants du château de Pictordu. Sa fille s'était éprise d'un jeune homme de bonne famille, mais ruiné par les sourdes menées d'un notaire indélicat. Le

jeune amoureux travesti en femme de chambre et (par les nécessités voulues du scenario), dévoilait le traître, retrouvait sa fortune et épousait celle qu'il aimait. Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants. Nous laisserons donc ce couple fortuné poursuivre la confection de leur postérité, pour nous occuper du fils de Mylord Pawer. Ce vieux gentleman écossais à légué le château et les terres de Pictordu à son fils, pour aller garder ses moutons avec son fidèle Stanislas, sur tous les coteaux de l'Europe. Pendant ce temps, William Pawer habite ses domaines où il se morfond, seul, rongé par un amour inconséquent et un spleen épouvantable. C'est le résultat de cette maladie que vous allez voir se dérouler sous vos yeux.

Après quoi, si vous êtes contents des acteurs et des auteurs, ne vous gênez pas pour manifester votre enthousiasme.

Sur ce, tout en ayant l'honneur de vous présenter mes salutations, je me retire dans la coulisse afin de veiller à ce que ces messieurs et dames ne manquent pas leurs entrées.

Quand j'eus achevé cette lecture, je tournai les yeux vers Balandard. L'illustre directeur avait conservé son immobilité, et le même sourire affable glissait sur ses lèvres carminées.

— Si cela t'intéresse, me dit-il, adresse-toi à Mlle Ida, cette jolie danseuse qui disparaît presque dans de vaporeuses blancheurs. En souvenir de moi...

Ici Balanchard prit une mine attristée. Son gilet blanc se souleva d'émotion.

— En souvenir de moi, reprit-il, elle à dû conserver les prologues de cette pièce héroïque à grand spectacle, en trois époques : *Maures et Castillans*. C'était en 1863, et Mlle Ida était bien belle !

Je reconnus aisément dans la foule des princesses, des ogres, des démons, des soldats, des eunuques, des Pierrots, des Colombines, des Polichinelles, des Cassandres et des Arlequins, la toute charmante Mlle Ida,

l'étoile de la troupe Balandard, l'irrésistible attraction du ballet du deuxième acte. Je me crus obligé à quelques révérences et compliments flatteurs devant la sémillante ballerine. Rien n'y fit. Mlle Ida, les bras arrondis, paraissait pétrifiée dans les siècles des siècles, en la pose gracieuse d'un tournoiement perpépuel.....

Heureusement pour moi, le pirate Babazoun était là ! Lui qui enlevait si bien les princesses, subtilisa les petits souvenirs de Mlle Ida avec une dextérité parfaite, et sur le fil d'un léger courant d'air, il me transmit aussitôt les papiers dérobés.

J'allai m'asseoir sur les vestiges de l'ancien théâtre et je lus les mémorables pages que Balandard avait jadis prononcées devant une nombreuse et illustre assistance pour la guider à travers les aventures abracadabrantes de la jeune comtesse Isabella et du bel Horatio.

La noble demoiselle après la perte de sa

mère « morte d'une *échaubouillure*, maladie castillane fort dangereuse au XIVe siècle » est élevée dans un des châteaux en Espagne de son père. Volée par le pirate Babazoun, elle est vendue pour le harem du dey d'Alger, puis sauvée par un officier pris en même temps qu'elle, et achetée comme esclave par un pâtissier du nom de Tartalacrêmas...

Le prologue indique cette action compliquée et palpitante, et annonce aux spectateurs qu'ils verront se dérouler sous leurs yeux « la vie orientale dans toutes ses splendeurs et ses merveilles. »

— Je ne te cèlerai point, nasilla Balandard, que cette pièce remporta un très vif succès et qu'elle fut demandée souvent.

Il faut dire aussi que le livret est de MM. Lope de Vega et Calderon, la musique et les chants de M. Manceau, les décors de MM. La Colle et Blanc de Meudon, les costumes de Mmes Lambert, Sand et Marie.

Nous n'avions pas toujours la bonne aubaine de tomber sur d'aussi grands poètes, (et je soupçonne fort Eugène Lambert de s'être caché sous ces brillants noms du Parnasse espagnol), mais les pièces étaient toujours fort passables. Chacun des hôtes de Nohant devait fournir son scénario. Lorsqu'arriva le tour du jeune Francis Laur, âgé de quinze ans, il ne parut pas embarrassé le moins du monde et trouva un mélodrame si noir... qu'il fit rire toute l'assistance. C'était l'histoire d'un montreur de marionnettes, Christian Waldo, qui, se trouvant au château d'un grand seigneur norwégien, découvre son crime. Je me souviens vaguement de l'aventure: mais je sais que George Sand s'en inspira dans une petite pièce qu'elle fit jouer sur son théâtre, *Christian Waldo*, transformée dans la suite en ce roman captivant, *L'Homme de neige*.

Avant la chute du jour, permets-moi

de te présenter quelques acteurs de cette troupe fameuse de marionnettes : Léonora, la fière Italienne ; Antonio Gaspardo, le plus habile pêcheur de l'Adriatique, grand donneur de sérénades : le vieux Gaspardo, avec son bonnet rouge ; Almanzor Rupinski, riche polonais ; le doge de Venise ; l'Ermite de la marée montante : Nicolas ou Louis XI selon les costumes ; les trois juges de l'Enfer, vêtus de rouge, en rabats blancs : Minos avec la tête d'un veau, Rhadamante celle d'un âne, Eaque celle d'un cochon : Mlle Ida, délicieuse, incomparable dans *Le trou aux tanches ;* Camulogène, armateur gaulois mais encore plus amateur des vins de Chio et de Syracuse : Mamillarus, sénateur et « grand mangeur d'yeux de paon à la sauce d'Ethiopie ; » puis Lycoris, la perle des flûteuses, « la jeune Grecque d'Arcadie aux yeux de gazelle : » le berger Tityre ; Pediculus « merlan ordinaire des Césars » ; puis encore des

joueuses de luth, des sonneuses de crotales, venues d'Etrurie, des danseuses d'Herculanum, des esclaves, de brunes filles de Ferrare...

Balandard s'arrêta tout à coup. J'avais suivi attentivement ses présentations et je n'avais eu garde d'intervenir, pour ne pas rompre le charme. Je crus d'abord qu'il éprouvait quelque fatigue de cette longue évocation des souvenirs : mais je vis qu'il était plus animé que jamais, comme si son petit cœur de bois s'enflammait dans sa poitrine.

— C'était le soir, murmura-t-il, à la clarté de la lampe, qu'Elle façonnait tous ces petits costumes que tu vois. Cet habit de Révolutionnaire, cette robe de grande dame de l'Empire, ces manteaux de rois, cette toge romaine, ce sont ses chères mains qui les ont ornés ; ce sont elles qui ont plissé les blouses de ces paysans, gauffré le tutu de la Petra Camara, découpé

les dolmans de ces Bavarois, les tuniques de ces gendarmes. Dans une robe de soie vert d'eau, elle tailla l'habit de cet Incroyable qui se pâme sur la gorgerette d'une coquette Célimène en satin rose ; dans un châle des Indes, le manteau du doge de Venise, du prince Macoco et de cette reine exotique dont le nom est aussi bigarré que les plumes d'un perroquet. D'une fourrure, elle fit la peau velue de ce Belzébuth. Les effilés d'une mante fleurissent la barbe de ce nain vert qui fait peur au clown chinois Yang-Fu. Les parements de jais d'un corsage scintillent autour de Marphise, la chimère ailée qui surgissait de la grotte au coup de hâche du bûcheron. Vois ce chevalier au cygne, ces guerriers vêtus de cottes de mailles, ces bergères, ces soubrettes, ces bandits, ces vieux marquis, ces lutteurs, — tous furent habillés par ses mains...

D'un regard j'embrassai la foule des

marionnettes, et il me sembla qu'elles avaient toutes penché la tête en signe de vénération.

L'illustre Balandard ne parlait plus. J'avais beau coller mon oreille à ses lèvres; aucun son n'en sortait... A la fin, au moment où je m'y attendais le moins, il se mit à crier:

— Une paire de jarretières à Mme Duvernet, une tabatière à M. Alexandre Dumas!

Il rêvait, parbleu! Il se croyait revenu aux anciens jours, lorsqu'on lui faisait distribuer des petits cadeaux aux spectateurs :

— Un accordéon à M. Arago !

Puis, plus rien. Cette fois, il avait repris son sommeil pour l'éternité.

Un léger bruit me fit regarder sur ma droite. Etait-ce l'émoi d'une souris occupée à ronger les bottes de Pandore ou la cein-

ture du pompier? Avais-je en me retournant heurté du coude l'ivrogne Polyte ? Toujours est-il que le bougre venait de tomber sur un marchand de dattes qui ne parut pas s'en soucier beaucoup. Cette chute me fit découvrir, au second rang, une ravissante paysanne dont l'ancien costume berrichon, très exactement reconstitué, me donna à supposer que les mains seules de la bonne fée avaient encore croisé ce fichu à fleurettes bleues, épinglé la coiffe carrée, attaché au cou le ruban de velours noir orné au milieu d'un beau cœur en or.

J'arrachai à grand'peine la mignonne des bras d'un militaire, et, malgré son obstination à tenir ses yeux baissés sur le bout de ses sabots *cossinés*, je parvins à lui délier un peu la langue.

— Oui, me dit elle, M. Balandard a raison. Ainsi, c'est Elle qui m'a toute habillée des pieds à la tête.

Quand elle avait besoin de galons pour

faire les épaulettes d'un officier, le justaucorps d'un chevalier, vite elle dépêchait son monde dans toutes les directions. Il ne fallait pas qu'on revînt les mains vides : sans cela, elle n'aurait pas été contente, et on craignait tant de ne pas la satisfaire !

Les sœurs de l'hospice de La Châtre ne voulaient pas toujours vendre du fil d'or dont Mme Sand avait besoin : mais quand le curé s'y trouvait, il intervenait aussitôt :

— Bon, bon, disait-il, on va lui en donner du fil d'or à cette bonne Dame, Elle ne va pas à la messe, mais cela ne l'empêche pas d'être compatissante aux souffrances d'autrui et de faire beaucoup de bien. D'ailleurs, ajoutait-il en prenant sa prise, elle me donne du buis pour les Rameaux et des fleurs pour la Fête-Dieu.

Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise de plus ? La bonne Dame dégarnissait

ses chapeaux pour couronner de liserons ce vilain Pan qui tire la langue à Monsieur Titus: elle ravageait sa garde-robe chaque fois qu'il s'agissait d'habiller l'une de nous.

Ah ! Il en est venu du monde, allez, dans ce petit bout de théâtre, et des gens qu'on disait que tout le monde les connaissait à Paris ! Les paysans avaient leurs bancs réservés. Je ne parle pas de ces bourgeois de La Châtre qui se laissaient payer la voiture publique par Mme Sand pour les amener à la représentation. Ils avaient pourtant bien le moyen de payer, et puis ça en valait la peine, pas vrai ?

Les deux poings dans les poches de son tablier, elle avait un petit air furieux qui lui seyait à merveille.

— Quand il passait au village un marchand de bric-à-brac, continua-t-elle, un porte-balle, on dévalisait leurs coffres, moyennant des sommes énormes relativement à la camelote qu'ils vendaient : bre-

loques, chaînes de montre, bracelets, bagues, camées, tout était bon pour faire des diadèmes aux reines, des colliers aux danseuses, des couronnes aux ducs, des chaînes aux croquemitaines, des cornes aux diables. Les petites montres de deux sous devenaient les boucles d'oreilles d'un prince nègre, et les toupies fendues en deux formaient à ravir les seins d'une jeune personne...

A ces mots, je regardai la petite paysanne: mais le rouge ne monta pas à son visage, sa poitrine ne se souleva pas de confusion. Elle ne parlait plus. Elle s'était endormie aussi.

En vain j'interrogeai une jeune mariée, une de ces danseuses qui tournaient si bien dans les ballets au bout d'un vilebrequin : ces bonnes poupées tenaient leurs bouches closes. Le silence tombait avec le soir, et peu à peu la pièce s'emplissait d'ombre, le petit monde s'immobilisait de

nouveau dans son inaction léthargique, et il me sembla que je m'éveillais d'un rêve...

Je me retirai très impressionné, tandis qu'un dernier écho résonnait derrière moi. Je croyais entendre, dans la petite salle de théâtre, le large éclat de rire des paysans venant de reconnaître quelqu'un des leurs sous le large chapeau clabaud, tout le portrait du père Carnat, maitre-sonneur à St-Chartier.

La gaîté d'autrefois, la gaîté des beaux soirs s'est éteinte dans la demeure muette. Les volets ouverts un instant vont se fermer de nouveau sur le repos interrompu des poupées. Pourtant un invisible rayon réchauffe encore cette solitude et vient caresser le cœur étreint par la mélancolie de l'éphémère.

Plus jamais ce qui a été ne sera... Non : mais rien de ce qui a été ne meurt tout

entier, rien ne retourne au néant absolu. Une grande existence a passé ici, pleine de labeur et de gloire; elle a prodigué des trésors de bonté; elle s'est oubliée elle-même pour répandre l'activité et la joie. La maison s'est ouverte à tous et celle qui en était l'âme a égayé, amusé, une hospitalité toujours souriante. Et ce sourire semble survivre encore, éternellement doux comme celui qui n'y rayonne plus. On sent que la vie fut libre et heureuse entre ces murs accueillants, on la devine puissante et large aussi, comme l'expansion de ce travail sans fin, baigné de la lumière des champs, varié par la causerie, rafraîchi par les promenades, excité, plutôt qu'interrompu, par le jeu des marionnettes où l'imagination de la bonne Dame voyait surgir des combinaisons imprévues qu'elle élargissait dans ses veilles, quand toutes les réalités du jour, et même ces fantastiques apparences, dociles au génie de la fée, se pliaient aux métamorphoses...

L'Art d'être Grand'mère

L'égoïsme le mieux fermé s'ouvre à l'irrésistible attrait de l'enfant et il n'est pas d'amour de soi qui ne cède — peut-être parce qu'il s'y retrouve — à cet amour victorieusement conquis sur tout être par la chair de sa chair et la vie née de sa vie. Ne fût-ce qu'un instinct, il reste le plus universel et le plus fort. Les natures généreuses l'amplifient et le transforment en la plus touchante merveille. Les plus purs appétits de tendresse, les plus nobles élans de sacrifice, les plus chers espoirs, les

plus beaux rêves s'incarnent dans ces existences fragiles qui prolongent et achèvent la nôtre et continuent l'avenir. Elles apaisent notre soif d'éternité et satisfont notre sentiment de justes revanches. Dans les yeux des tout petits luit le mirage des perfections entrevues, que nous n'avons pas atteintes, la promesse des jours meilleurs que nous n'avons pas vécus...

George Sand devait adorer avec plus de ferveur que personne ce mystère joyeux de l'enfance. « La vie m'a toujours emportée hors de moi, écrivait-elle dans sa vieillesse, et elle m'emportera jusqu'à la fin. » (1)

Bien des années plus tôt, sa jeunesse avait eu conscience de cette force invincible :

« Il lui fallait aimer..., aimer avec douceur, avec abnégation, et satisfaire à tout prix cet instinct maternel qui était comme une fatalité de sa nature et de sa vie. » (2)

(2) *Elle et Lui.*
(1) *Correspondance*, tome V.

Elle se reposa avec délices dans la sérénité de son bonheur d'aïeule. La maison de Nohant abrita « la nichée » resserrée autour d'elle, et son âme apaisée descendit désormais sans regret de la région enchantée des beaux songes, heureuse de retrouver sur la terre, dans la fraîcheur d'un paradis plus réel :

Des roses, du printemps, de la vie et du jour.

La voilà s'égayant aux gambades et aux jeux d'Aurore et de Gabrielle dans l'herbe et dans les fleurs, à travers les allées du parc empli de leurs éclats de rire aussi clairs que le chant des fauvettes. La voilà escaladant avec elles les collines du Boischaut, les rocailles des bords de la Creuse, à la poursuite des papillons qui volent sur les chardons bleus et les ombelles.

Les jolis bois de Vavray et de Rongère, parfumés de menthes et de muguets, les attirent sous leurs dômes de verdure, leurs

colonnades gracieuses, l'ombre de leurs profondeurs : elles aiment les clairières pointillées du vermillon des fraises odorantes, la houle des hautes fougères, le frisselis des bruyères blanches et roses...

Mais durant ces promenades, où tout semblait réservé au plaisir et à la course, la bonne aïeule, sans troubler cette charmante insouciance, montrait les précieux enseignements que donne le grand livre de la nature. Parmi les fleurs ramassées aux fossés des vieux chemins, sous la futaie, dans la lande, au bord du *riot*, dont l'eau clapote sur les cailloux, elle cueillait au hasard pâquerettes, nielles, campanules, et contait aux deux enfants émerveillées la vie mystérieuse de ces plantes.

Le soir, elle faisait danser les fillettes, assistait à leurs pantomimes échevelées, y prenait souvent part, costumée en Turc avec un faux nez, ou en Pierrot enfariné. (1)

(1) Lettre à M. Henri Amic.

et écoutait leurs bavardages intarissables d'oiseaux bruyants qui piaillent dans les branches avant de fermer leurs petits yeux noirs.

Quand le mauvais temps détrempait les champs et les bois, c'étaient à la maison, des espièglerie, des taquineries à grand' mère, dont la correspondance souffrait quelque dommage : « Je m'aperçois que Lolo a pris la moitié de mon papier pendant que j'avais le dos tourné, et qu'elle n'avait pas les mains bien propres ! C'est Lolo, il faut lui pardonner ! » (1).

Puis, on jouait avec le baby en loques et sans bras que « le cher troubadour de pendule » avait envoyé complet aux étrennes, avec le polichinelle doré dont la tête n'avait pas résisté aux nombreuses embrassades de Titite.

Mais lorsque les chaleurs de l'été reve-

(1) *Correspondances*, Tome VI.

naient. quelle joie d'aller courir sur la côte normande ! Lolo faisait les malles de ses poupées, et Titite « la mère aux bêtes », adorablement perplexe, se demandait qui elle emmènerait bien, de ses lapins, de sa chienne, ou d'un petit cochon « qu'elle protège en attendant qu'elle le mange ! *Such is life.* » (1)

Fraîches, ivres de plaisir, elles couraient sur la plage, caressées des brises marines, plongeaient leurs jolis petits corps dans l'écume blanche, et se laissaient porter par la vague berceuse : ou bien, grimpées sur le dos des ânons patients et peu rapides, elles trottinaient sur les galets et le sable fin des grèves.

Leur grâce riante était la joie de l'aïeule. Elle les regardait de ses grands yeux clairs toujours illuminés d'un rêve, et songeait avec calme devant le soleil couchant qui allumait la houle verte des flots, au déclin de sa vie qui revenait vers l'aube...

(1) *Corespondance*, Tome VI.

Les rares voyages qu'elle faisait à Paris lui causaient toujours la tristesse d'avoir à se séparer de « ses petites adorées. »

— Surtout, bonne mère, n'oublie pas de nous rapporter de jolies affaires !

Et les petits doigts se levaient en une menace charmante qui ne faisait point peur et appelait les baisers.

Mais on avait retenu la commande :

A Mademoiselle Aurore Sand,
à Nohant.

Paris, 27 avril 1873

Ma Lolo chérie.

Je ferai partir demain une caisse à ton adresse. Tu y trouveras :

Un tombereau de jardin pour toi et pour Titite, si le sien est cassé et si elle ne trouve pas celui-ci trop grand. Tu me le diras et j'en apporterai un second, selon le choix que vous aurez fait.

Deux poupées qu'on peut peigner : la petite habillée pour Titite, la seconde plus grande pour toi.

Deux ombrelles pour vous deux.

Un serpent pour Titite.

Deux bébés en caoutchouc, le plus grand pour toi.

Les polichinelles de ma marchande sont laids et incommodes : je chercherai ailleurs et j'apporterai ce que je pourrai.

Je vous bige à mort : je m'ennuie bien sans vous, mais je ne resterai pas longtemps. Aimez toujours votre *bonne mé* qui vous chérit.

Elle aurait voulu les avoir constamment à ses côtés, mais dès qu'une occasion se présentait, elle était trop heureuse de leur laisser prendre la volée.

Sylvain leur a parlé de la Saint-Roch,

jour d'assemblée à Sarzet. L'assemblée ! Des loteries, des parades, de la musique, des chevaux de bois !... Mais pas de sous ! Pas seulement de quoi acheter des macarons ! On pense bien à grand'mère, mais on la dérange si souvent pour ces sortes de choses !

Laquelle aura l'aplomb de demander ?

Enfin les voilà derrière la porte du cabinet de travail.

— Frappe !

— Non. Frappe, toi !

Elles grattent, tels de petits chats.

— Entrez, mes amours, chante une voix.

Dressée sur la pointe des pieds, Lolo tourne le bouton de la porte, et toutes deux sur le seuil, les yeux baissés, ne bougent plus, ne disent mot. La bonne Dame a tout deviné et sourit devant ce gentil tableau...

— Vite, Sylvain, crient du plus loin nos espiègles, sors l'américaine, bonne mère a mis beaucoup de sous dans nos poches.

Une autre fois, c'est un baptême qui les lui enlève. Titite est marraine. Elle monte joyeusement dans l'omnibus avec les amis de la maison, tenant en ses petites mains un bouquet plus gros qu'elle.

Les cornemuseux font brailler leurs musettes.

Le fouet claque. Les voila parties...

La bonne Dame reste seule et regarde tristement sur la route un nuage de poussière qui enveloppe son rayonnant bonheur. Leur vacarme va lui manquer : elle va errer, dans la maison vide, et d'amères pensées voltigeront autour d'elle jusqu'au moment où, les fillettes revenues, elle verra s'envoler dans les branches, « son âme sombre avec leurs âmes blanches. » (1)

Elle manifestait aux tout petits une

(1) Victor Hugo — *L'Art d'être grand père*

incessante tendresse. Ceux du bourg de Nohant et des villages voisins recevaient souvent les marques de sa sollicitude.

— Sylvain, disait-elle à son vieux serviteur, nous allons à Gargilesse, munis-toi d'argent.

A peine arrivée, en effet, elle était assaillie par une nuée de gamins qui se bousculaient :

— Voulez-vous que j'aille vous chercher des papillons, dites, Madame ?

Ils s'accrochaient à elle, et les petites pièces blanches pleuvaient dans leurs casquettes.

Quand les frimas ramenaient Noël, chaque année, un grand sapin se dressait au millieu de la salle à manger. Les enfants du village se pressaient autour en battant des mains, et la bonne Dame se plaisait à regarder leurs mines ravies, leurs grands yeux émerveillés devant les lanternes, les bougies, les éclairs d'or et d'ar-

gent qui brillaient dans les branches, les flots de rubans multicolores, au milieu des poupées, des dadas, des trompettes, des sucres d'orge. Un paysan, vêtu d'une peau de mouton blanc, représentait le père Noël. Il distribuait les jouets à chacun et les enfants murmurant un merci craintif, croyaient bien que ce bonhomme Noël était celui des pays très lointains et splendides, le même qui venait les visiter pendant leur doux sommeil.

Cette liberté joyeuse, ces amusements toujours variés avec les saisons et les jours, faisaient aimer le travail. Il avait sa petite place ménagée avec adresse au milieu de la joie nécessaire aux enfants.

Il fallait grandir et jouer pour apprendre sans ennui, et la leçon ne rebutait jamais. Avec « une patience systématique à toute épreuve », la bonne Dame apprit à lire en peu de temps à ses petites filles, suivant une méthode rationnelle très nette et très pratique.

Comme elle n'essaya jamais d'entrer en lutte avec les natures de ses chères écolières, elle n'eut jamais à sévir. Elle conserva toujours un calme inaltérable dans la suite régulière de leur instruction. Ce soin accaparait la plus grande partie de son temps, mais elle ne s'en plaignait pas, disant au contraire, « que c'était là son bonheur le plus soutenu et le plus intense. »

Il semble qu'elle lui ait même abandonné son art. Les romans de cette époque, écrits aux heures de loisir, sont comme des contes plus larges, offerts à la fraîcheur des premières lectures. Son imagination habitait maintenant la demeure des

fées et des bons génies, les palais enchantés, les pays bleus où vont les songes envolés des berceaux. Et le soir, sous la clarté des lampes, Lolo et Titite sagement assises sur des tabourets, leurs poupées sur les genoux, écoutaient les contes merveilleux que grand'mère inventait pour elles :

« Il y avait autrefois en la forêt de Cernas un gros chêne qui pouvait bien avoir cinq cents ans. »

Et ce chêne parlait...

Derrière ses lunettes, la bonne Dame étudiait leurs physionomies enfantines, à mesure que se déroulait l'action où se dessinait à leurs yeux ravis l'image paisible du petit porcher Emmi.

Tantôt elle les conduisait au milieu des ruines de Pictordu, où résidait la fée inspiratrice qui fit de la petite Diane une merveilleuse artiste ; tantôt, dans les lianes, sous les Tropiques où se passaient les extraordinaires et émouvantes aventures

d'un éléphant blanc qui mourut victime de son dévouement pour son maître.

De toutes ces petites scènes brillantes, de ces ingénieuses fantaisies, éclôt une fleur de sagesse. On y respire, dans un discret parfum de beauté, un avertissement très doux : les bonnes fées et les génies complaisants ne se révèlent qu'aux âmes droites, aux cœurs généreux.

Elle assistait avec joie à l'éveil de ces chères intelligences, et faisait suivre les amusants récits d'études plus sérieuses sur la grammaire, la géographie, l'histoire. Lolo traitait « de vilains cocos ces tueurs d'hommes qu'on appelle des héros et des demi-dieux. » Et cependant l'*Iliade* la captivait tout entière, avec ses péripéties émouvantes et les passions si simples de ces guerriers au cœur d'enfant. La mythologie devenait une passion. « Elle coupe

et colle des casques de papier pour faire de sa poupée une Minerve ; elle sait tous les dieux de l'Olympe sur le bout de son doigt » (1).

Ainsi s'écoulaient dans la paix du foyer, les meilleurs moments d'un bonheur véritable. « Elles sont si gentilles, et mes grands enfants sont si bons pour moi, écrivait-elle à Flaubert, que je mourrai je crois, en leur souriant. Qu'importe qu'on ait cent mille ennemis si on est aimé de deux ou trois bons êtres » (2).

Mais les mauvais jours se frayaient parfois passage dans le tendre enlacement de ces cœurs si étroitement unis : « Il n'y a ni repos, ni joie sereine en ce monde, et nul ne peut se dispenser d'un très grand courage pour accepter la mission d'aimer, de souffrir et de se dévouer sans relâche » (3).

(1) *Correspondance*. Tome VI.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*

Lorsqu'il survenait une de ces petites maladies communes au jeune âge, au moindre malaise de ses fillettes, elle perdait tout son calme et vivait dans les transes.

Tandis qu'elle veille au chevet de Lolo, atteinte d'une rougeole bénigne, elle se torture par l'évocation des désespoirs où saigna son cœur maternel : La voilà revenue à cette nuit d'épouvante qu'elle passa à épier le souffle de son petit Maurice. Elle avait fait le jour même une visite, au couvent des Anglaises, à sœur Hélène, « sibylle de malheur », qui trouva dans la mine rose de l'enfant les marques de la phtisie ! Elle revoit cette autre nuit atroce de janvier où elle baisait la mignonne tête aimée de sa Jeanne-Gabrielle, endormie de l'éternel sommeil, cette enfant naguère si « rayonnante de force, de bonheur et de beauté, bondissant sur la mousse des bois... » ; puis, s'enfuyait de Paris avec cette dépouille !

adorée et l'emmenait dans le doux repos de Nohant sous les grands ifs où l'ombre est si légère. D'autres images de douleur et de deuil obsèdent sa pensée ombrageuse : une petite croix de marbre blanc, dans le cimetière du village, où, chaque matin, un pinson revient chanter la prière des petites âmes envolées... ; la fuite du château pendant l'année terrible...

La variole charbonneuse a commencé ses ravages dans les maisons de Nohant. Deux femmes éperdues emportent leur « couvée ». C'est elle et sa tendre Lina. Elles vont dans quelque autre coin du Berry : elles iraient au bout du monde, pourvu que le mal n'y sévisse pas...

Une petite voix interrompt ces mauvais rêves :

— Es-tu là, bonne mère ?

Lolo s'éveille, et la réalité sourit à travers un léger nuage.

Et voici que les jours passent, les beaux jours où la vie, qui détruira plus tard, crée encore pour achever son œuvre et en épanouir la beauté. L'aïeule voit grandir ses chères fillettes aussi vite que les fleurs du printemps ; elle suit leurs progrès, attentive. Sur le mur du couloir qui sépare leur chambre à coucher de son cabinet de travail, on voit encore, soigneusement protégées par une plaque de verre, les mesures marquées au crayon avec l'âge et la date. Aurore devient un beau « brin de fille » ; Gabrielle, « la grâce et la gentillesse mêmes », a déjà huit ans, et l'aïeule songe à l'avenir.

Elle espère que sa vieillesse de fer lui laissera encore quelques années pour les aimer. Elle voudrait les voir tout à fait grandes, les suivre au moins jusqu'au seuil de leur vie nouvelle, et ne les abandonner qu'à cette heure où il semble que la jeunesse s'arrête, pour dire adieu aux années

qu'un clair soleil éblouit encore. avant de monter plus haut dans un ciel inconnu. Son vœu est de marier les chères fillettes. « Mais Dieu dispose, il faut accepter la mort et la vie comme il l'entend. »

Le Souvenir

« S'il reste dans l'Univers
quelque chose de moi.,...,
(G. Sand, lettre a son fils).

Ceux dont la vie a été illuminée par le génie ou l'héroïsme acceptent d'ordinaire la mort sans faiblesse, peut-être parce qu'elle ne peut les prendre tout entiers.

George Sand goûtait la joie de la vieillesse dans la retraite où l'entouraient l'affection des siens et le charmant tapage de ses petits-enfants.

Elle écrivait, pour le journal *Le Temps* un article d'*Impressions et Souvenirs*

sur les *Dialogues et Fragments philosophiques* de Renan. Sa haute et sereine pensée accueillait généreusement ce livre, où elle voyait un épisode du « combat terrible entre la foi et l'expérience » qui est le drame de notre temps. Elle s'élève contre le rêve de dictature intellectuelle et de destruction scientifique où se laissa aller un esprit dont la fantaisie ne se déplaisait pas à suivre quelquefois une effrayante logique. Mais elle aime mieux louer le philosophe de ce qu'il « développe en nous le sentiment de l'idéal et qu'il assure nos pas sur la terre, tout en aidant nos ailes à pousser. » Elle dégage avec joie des théories un peu flottantes cette conclusion, chère à sa foi optimiste, que « l'Univers a un but et que l'homme est vertueux ou coupable selon qu'il se soumet à ce but ou qu'il cherche à le combattre. »

Ce furent là ses dernières pages. La souffrance arracha sa plume de ses mains,

et quand l'article parut, « la harpe éolienne de notre temps était brisée. »

L'été ensoleillait Nohant. Les oiseaux chantaient dans les branches ; les fleurs embaumaient la brise ; la vie exultait autour de la maison silencieuse.

Tristement, la bonne Dame dit :

— Adieu, adieu, je vais mourir !

Par instants, de cruelles douleurs lui arrachaient des cris. Elle ouvrit les yeux une dernière fois, ses grands yeux de lumière, qui semblaient regretter nos étés et « l'incomparable sourire, le charme des printemps nouveaux. »

Puis, elle murmura :

— De la verdure ! De la verdure !

Et cette main, qui avait écrit des œuvres dont s'est ému le siècle, se glaçait lentement, pour jamais.

Depuis vingt années, il manque aux nuits de Nohant la petite étoile qui bien longtemps brilla à travers les branches du parc, jusqu'au chant du coq matinal. La lampe de travail est éteinte.

Mais il est une lumière qui triomphe de la mort, et si elle pâlit parfois dans notre mémoire oublieuse, qu'importe ? Elle se ranimera !

Un vieux mot, éternellement vrai, dit que les choses ont aussi leurs larmes. S'il fut jamais possible de comprendre que la nature ait des sympathies mystérieuses, c'était bien dans ce deuil infini. Ce jour de juin s'attristait comme les cœurs. La pluie tombait depuis le matin. Dans les petits sentiers, les gens des campagnes mar-

chaient tristement sous l'averse vers l'appel du glas lugubre qui tintait « un grand départ ». Tous les habitants de La Châtre étaient là.

Le cortège sortit de la maison : des paysans portaient le cercueil caché sous l'amoncellement des fleurs : œillets blancs, pensées et roses. Les fidèles amis l'entouraient : le prince Napoléon, Alexandre Dumas, MM. Simonet et Casamajou ; derrière eux, abîmés dans une profonde douleur, Maurice Sand, Mme Clésinger, Mme Lina Sand et les chères petites filles.

On entra dans la vieille église, car les paysans, avec leurs naïves croyances, n'eussent pas compris que l'on menât leur bonne Dame en terre avant de l'avoir conduite à la Chapelle. Les femmes du hameau, la *têtière* de leurs *capiches* ramenée sur les yeux en signe de deuil, égrenaient lentement leurs chapelets, murmuraient des prières.

Après l'absoute, le cortège se reforma sur la place du village, où la plupart des assistants, n'ayant pu pénétrer dans le modeste temple, avaient dû attendre la fin de la cérémonie. Renan, Flaubert, Edmond About, Cadol, Calmann-Lévy, Paul Meurice, Armand Silvestre, d'autres et d'autres encore, étaient accourus de Paris.

Lorsqu'il vit défiler devant lui ces simples et touchantes funérailles, Flaubert, appuyé à la croix, enveloppa d'un grand geste le prêtre, le vieux chantre en blouse et en sabots, les quatre petits enfants de chœur, l'escorte des laboureurs, des bergers, des paysannes, la suite misérable des gueux, et s'écria dans un sanglot :

— Ça lui ressemble !

Le cercueil avait à peine franchi le seuil du cimetière rustique où elle avait toujours désiré reposer, qu'il se fit une poussée dans cette houle de pauvres gens et d'amis,

On eût dit qu'ils voulaient, dans un commun élan d'amour, arracher à la terre ce bien qu'elle allait leur ravir à tout jamais.

Ils défilèrent enfin pieusement devant la fosse ouverte, où ils laissèrent tomber avec leurs larmes, eau bénite de leurs cœurs, le symbolique hommage des branches de lauriers...

« Un rossignol, tout-à-coup, se mit à chanter d'une voix si douce que plusieurs se dirent : « Ah ! voilà le vrai discours qui convient ici ! » Son éloge est celui qui sort de la poitrine gonflée d'amour des êtres simples et purs. » (1)

Pourtant, ceux qui l'avaient aimée et vénérée au plus profond de leur cœur voulaient apporter un dernier témoignage d'admiration à cette grande existence, devant qui s'ouvrait glorieusement la vie du Souvenir. Le Berri salua en elle « l'âme

(1) Lettre de Renan au directeur du *Temps*, le lendemain de la mort de George Sand.

vivante, l'orgueil et l'honneur de ce pays qu'elle avait révélé à lui-même... » (1) Paul Meurice lut l'éloquent adieu de Victor Hugo :

« Je pleure une morte et je salue une immortelle.

« Je l'ai aimée, je l'ai admirée, je l'ai vénérée, aujourd'hui, dans l'auguste sérénité de la mort, je la contemple.

« Je la félicite parce que ce qu'elle a fait est grand, et je la remercie parce que ce qu'elle a fait est bon. Je me souviens qu'un jour je lui ai écrit : Je vous remercie d'être une si grande âme...

« George Sand a dans notre temps une place unique. D'autres sont les grands hommes : elle est la grande femme.

« Dans ce siècle qui a pour loi d'achever la Révolution Française, l'égalité des sexes

(1) Discours de M. Périgois, conseiller général de l'Indre.

faisant partie de l'égalité des hommes, une grande femme était nécessaire. Il fallait que la femme prouvât qu'elle peut avoir tous nos dons virils sans rien perdre de ses dons angéliques ; être forte sans cesser d'être douce : George Sand est cette preuve.

. . . . . .

« Rien n'a manqué a cette femme pleine de gloire. Elle a été un grand cœur comme Barbès, un grand esprit comme Balzac, une grande âme comme Lamartine. Elle avait en elle la lyre. Dans cette époque où Garibaldi a fait des prodiges. elle a fait des chefs-d'œuvre.

. . . . . .

« Ce qui caractérise leur puissance, c'est la bonté. George Sand était bonne ; aussi a-t-elle été haïe. L'admiration a une doublure. la haine ; et l'enthousiasme a un revers. l'outrage. La haine et l'outrage prouvent pour, en voulant prouver contre.

La huée est comptée par la postérité comme un bruit de gloire. Qui est couronné est lapidé. C'est une loi, et la bassesse des insultes prend mesure sur la grandeur des acclamations...

Acceptons ce que nous donnent en nous quittant nos morts illustres ; et, tournés vers l'avenir, saluons, sereins et pensifs, les grandes arrivées que nous annoncent ces grands départs. »

De nouveau le silence enveloppe le petit cimetière où dort désormais, tout près des paysans, celle qui a si bien deviné leur âme et les a tant aimés. Comme eux, elle a gagné, par une vie de labeur, le droit au repos éternel. Comme eux, par ce qu'elle

a fait de grand et de bon, par tout ce qu'elle a transmis de sa vie et de son cœur, elle continuera de vivre.

Tout est fini. Le flot des amis s'écoule...

Et voici que devant la grille du château, Aurore et Gabrielle, les deux enfants en qui revit l'aïeule, distribuent des aumônes aux pauvres. Eux, baisent les petites mains sans rien dire, étouffés par l'émotion de ce jour plein de deuil, et ils s'en vont le long des sentiers et des routes, interminable rosaire de souffrances et d'abandons auxquels la bonne Dame semble compatir encore et sourire à travers les pleurs...

Vingt ans sont passés,— mais la solitude de sa tombe n'est pas l'isolement glacé de

l'oubli. Nous venons chaque année en pélerinage mêler aux fleurs, qu'entretient un culte fidèle, la pieuse admiration de notre jeunesse. Nous y venons simplement, sans prières, sans discours devant le lourd bloc de Wolwich, au temps où les fauvettes commencent leurs chansons, lorsque les arbustes sous la brise ont un balancement d'ivresse dans l'air chargé de parfums.

Elle est bien là, à côté des siens, dans ce cimetière de village où les pas attristés, où les genoux désespérés tracent seuls des sentiers, au milieu de l'herbe drue, vers les croix modestes des laboureurs ; dans ce champ du repos que vient soulever de temps en temps le soc impitoyable de la mort.

Elle est bien, là, sous l'if centenaire dont la splendide venue étend l'ombre de ses rameaux comme une protection : — à la fois dans la demeure des morts, et dans celle des vivants : une porte s'ouvre sur l'allée

fleurie du jardin dont les murs s'égayent en septembre de l'or des grappes qui font fléchir les vieilles treilles.

Parcourez le pays ; elle semble vivre encore. Plaines, vallons, forêts, ruisseaux, tout parle d'elle en cette terre du Berri, tout vous raconte qu'elle s'est arrêtée là, qu'elle y a rêvé, que la bonne Dame est passée... Elle est partout : on respire dans le vent la fraîcheur de ses idylles ; on la revoit dans les paysages qu'elle a contemplés et qui gardent quelque chose de sa vie pour avoir traversé ses yeux et son âme. Il nous semble que sa voix chante dans les aulnes et parmi le bruit cristallin des cascatelles de Montgarnaud. Cette nature, désormais, c'est elle-même : et nous marchons avec recueillement, avec respect, dans le pays du Souvenir...

Le temps détruit tout ce qui est péris-

sable; seule, la réalité essentielle des êtres et des choses survit, épurée, et projette dans l'éternelle lumière les images agrandies où s'attachent nos regards.

Bonne Dame de Nohant, nous n'étions que de très petits enfants quand vous viviez sur la terre : nous ne connaissons de vous que cette figure idéale qui rayonne à travers les paysages du Berri, dans l'auréole du Génie et de la Bonté. Vous nous êtes apparue ainsi, vraie d'une vérité plus profonde peut-être et plus durable que si elle était cachée sous la forme humaine et le changement des jours. Il faut vivre dans l'intimité des créatures pour les bien connaître : il faut savoir pénétrer plus loin que le regard des yeux. Dans la transfiguration de l'avenir « elles ne s'évanouissent pas, elles se réalisent. » Et c'est la réalité lumineuse de votre être qui apparaît à vos amis inconnus dans leurs méditations et leurs songes : c'est elle qu'ils honorent

de ce religieux respect, si doux envers les glorieuses figures qui ont triomphé de la mort et attestent, par leur rayonnement immortel, la grandeur de l'Humanité.

Nohant-Paris. Janvier 1897.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

TABLE

	Pages
Autour du Foyer	7
Le Banc	47
La Terre	63
La Bêtes	77
Les Paysans	105
L'Arcadie	141
Humanité	153
L'Interview des Marionnettes	169
L'Art d'être Grand'mère	193
Le Souvenir	216

SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS
26, Rue Brunel, Paris.

OUVRAGES DE HUGUES LAPAIRE

LES ENFANTS, *poésies,* 1890 (*A. Savine*) 1 vol. . . . . 3 »

TOILES ÉBAUCHÉES, *poésies,* 1890 (*A. Savine*) 1 vol. . . . . 2 »

VIEUX TABLEAUX, *poésies,* 1892 (*A. Lemerre*) 1 vol. . . . . 3 »

L'ANNETTE, *poème,* 1894 (*Crépin-Leblond-Moulins*) 1 vol. . . . . 2 »

AU PAYS DU BERRI, *poésies en idiome du Centre, suivies d'un Vocabulaire,* 1896 (*A. Lemerre*) 1 vol. . . . . 3 »

LA BONNE DAME DE NOHANT *en collaboration avec* M. FIRMIN ROZ (*Société de Publications, 26, Rue Brunel*) 1 vol. 3 50

EN PRÉPARATION

VIEILLES ET CORNEMUSES — 1 vol . . . .

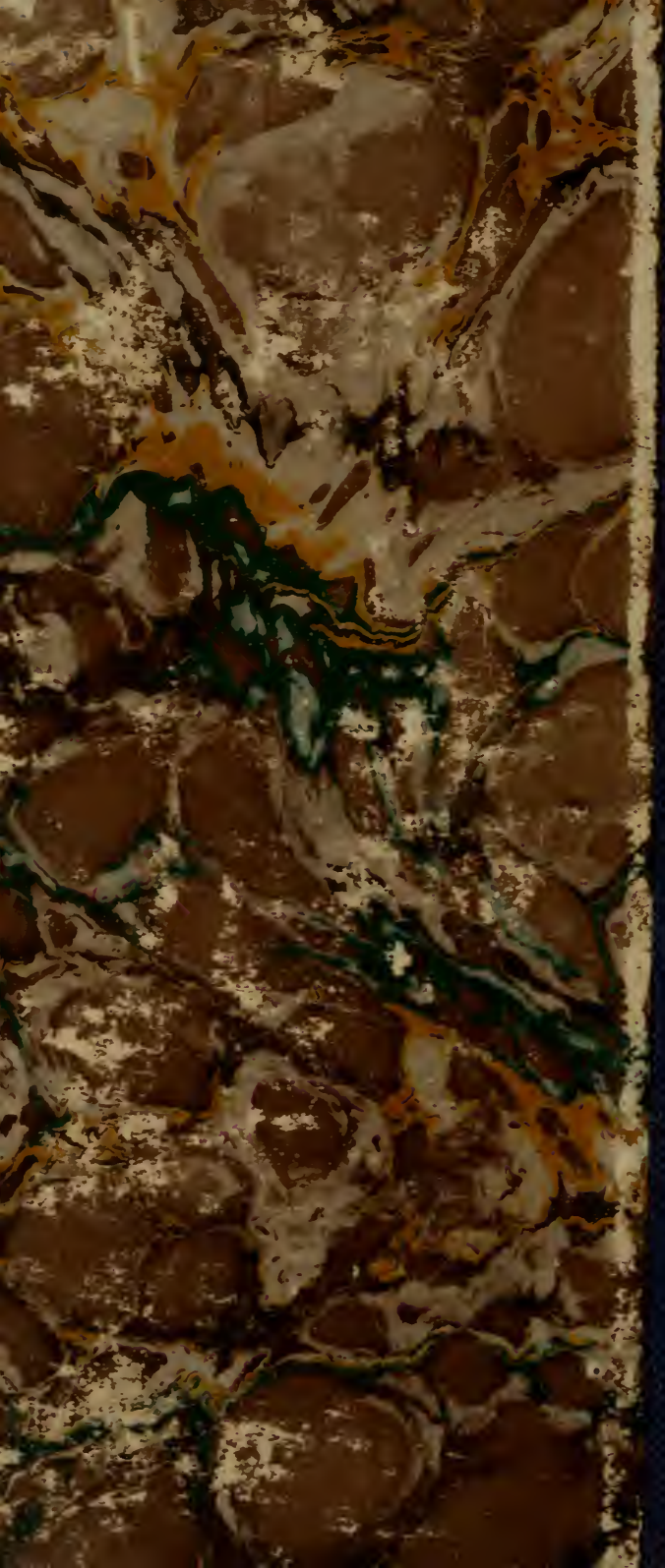
CHANSONS BERRIAUDES, *poésies en idiome du Centre* 1 vol. . . . . .

Tous droits réservés.

CE

OCT 0 6 2000

29 OCT 2000

a39003 003292694b

CE PQ 2412
.L3 1898
COO LAPAIRE, HUG LA BONNE DAM
ACC# 1226858